

Le voyage de Bashô

Projet de film de Richard Dindo

PCT cinéma télévision, Martigny
Lea Produktion, Zürich
Les Films d'Ici, Paris

Synopsis

C'est un film sur le poète japonais Bashô qui a vécu au 17ème siècle. Il est considéré comme le „père spirituel“ de la poésie haïku et est adulé par ses compatriotes presque comme un saint. Bashô a passé les dix dernières années de sa vie en pèlerinage à travers le Japon. Il a écrit pendant tout ce temps un „Journal de voyage“ dans lequel il raconte où il va, qui il rencontre, ce qui lui arrive et dont la lecture en off traversera comme un fil rouge tout le film. C'est un témoignage rare et un des premiers „Journaux particuliers“ dans l'histoire de la littérature. Le film suit les traces de Bashô à travers les quatre saisons. Un acteur-moine représentera le poète dans notre film en tant que „vieux sage“.

On le verra méditer dans des monastères et des pagodes et écrire un peu partout où il se trouve son „Journal“ et ses haïkus. Il y parle de lui et des gens qu'il rencontre, d'animaux, de fleurs, de rivières, de la mer, de la lune, du soleil, de la pluie et de la neige, du temps qui passe et de la mort qui guette.

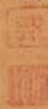
Par deux fois il est accompagné par des disciples, car Bashô était déjà de son temps connu au Japon comme poète et il avait des admirateurs et des poètes qui le suivaient et dont il était le maître.

Ce sera un film poétique et philosophique, une profonde réflexion sur le Japon, sa culture, ses cérémonies, ses paysages, sur la méditation zen-bouddhiste, sur la fragilité et la fugacité de la vie, sur le retour à soi-même et sur une nature encore préservée de la destruction industrielle. Un film serein et contemplatif, avec des images qui reflèteront les phrases du „Journal“ de Bashô et les mots de ses haïkus, qui rêvent d'une harmonie ancienne et d'un „paradis perdu“.



芭蕉翁未竟

卯觀子堂翁行年八十有二圖



Biographie de Bashô

Bashô est né à Iga-Ueno, près de Kyoto, en l'année 1644, il est mort le 28 novembre 1694 à Osaka. Son vrai nom était Matsuo Kinsaku, Bashô est un pseudonyme qui veut dire „bananier“.

Son père était un samuraï. Il meurt quand son fils a 12 ans.

Vers vingt ans Bashô commence à écrire ses premiers poèmes.

C'est lui qui a donné au haïku japonais sa dimension littéraire, qui a fait de cette poésie en trois lignes, calligraphiée au pinceau, une expression personnelle et qui a fait des moments fugitifs, parfois mélancoliques de la vie, un élément essentiel de l'art et de la culture japonaise.

Bashô était bouddhiste. Vers ses quarante ans il a commence à étudier la pratique méditative du zen. Ses haïkus et la pensée zen se rejoignent et se mêlent. Avec lui le haïku devient „le versant poétique“ de l'expérience zen.

Le zen est ce courant du bouddhisme, selon lequel l'éveil à notre profonde et originelle identité a lieu quand on comprend que fondamentalement il n'y a rien, aucun sens, aucune explication à donner, et que dans ce rien réside la magie poétique du monde.

Selon Bashô, un poème achevé doit révéler en même temps le fugitif, l'immuable et l'éternel. Le haïku est un „instant-poème“, une étincelle entre le présent et l'éternité.

En 1682 Bashô publie plusieurs recueils de poésie.

En juin 1683 meurt sa mère à laquelle il était très attaché.

Il commence à penser que c'est en voyageant à pied ou à cheval et en traversant le pays qu'il trouvera sa nature véritable et son identité poétique. Il commence ses pèlerinages en allant d'abord se recueillir sur la tombe de sa mère.

Il part ensuite sur la première de ses quatre célèbres promenades et errances à travers les paysages japonais. Il porte la robe des moines. Il marche avec une canne, un chapeau de bambou sur la tête et des sandales de paille aux pieds.



月まなぶるの

いづれの

那はむ

Pendant ses pèlerinages qui ont duré dix ans et qui se sont prolongées jusqu'à sa mort, Bashô a écrit un „Journal de Voyage“, devenu un classique de la littérature japonaise.

Les nuits il les passe dans des auberges ou chez des particuliers, mais aussi dans des huttes abandonnées et délabrées, et parfois il dort par terre sous le ciel. Bashô n'a pas de revenus, c'est ses disciples et admirateurs qui le soutiennent matériellement. Il est leur maître, leur éducateur, leur „père spirituel“.

Il a souvent été malade au cours de ses voyages. Une fois il parle d'une „certaine maladie“ qui l'aurait beaucoup affaibli.

Fatigué, avec une santé amoindrie par la faim, la solitude, épuisé par les efforts physiques de ses longues randonnées à travers le pays, prématurément vieilli, il tombe définitivement malade et sent ses jours comptés.

Hébergé par son disciple Shayo, marchand à Osaka, il doit garder le lit. Sentant sa fin proche, il cesse de manger, se lave une dernière fois et fait brûler de l'encens.

Il écrit une lettre d'adieu à son frère aîné et compose un dernier haïku.

Il meurt le 28 novembre 1694, à l'âge de cinquante ans seulement.

Conformément à ses dernières volontés, Bashô est enterré au monastère Gichu-Ji, au sud du lac Biwa.

Il était déjà célèbre de son vivant. Aujourd'hui il est lu dans toutes les écoles du pays et vénéré comme le plus grand poète japonais. Chaque année, de nombreux touristes japonais et étrangers vont visiter les lieux où il a vécu.

La poésie haïku a également eu une grande influence sur de nombreux poètes, écrivains et peintres occidentaux du 19ème et 20ème siècle.

ふきいけや

かあずとびんむ

けずのおと

芭蕉句

玉波書



Introduction

Comme Bashô est mort depuis longtemps, ainsi que tous les témoins oculaires évidemment, il faudra remplacer les personnages du film par des acteurs, ce ne seront pas des acteurs professionnels, mais essentiellement des moines et des gens qui ne se sont encore jamais trouvés devant une caméra. Je suis documentariste, ce ne sera donc pas un film de „fiction“ à proprement parler, mais un documentaire fictionnalisé, comme je l'ai déjà fait dans mon précédent film sur „Homo faber“, d'après le roman de Max Frisch. J'irai encore plus loin avec ce „Bashô“ dans la „réduction à l'essentiel“, avec un sujet plus „philosophique“ qui touche aux grandes et simples questions de la vie humaine.

Notre acteur-moine va à pied et parfois à cheval sur son long chemin à travers le Japon. Il visite les lieux où Bashô avait passé, qu'il a décrit dans ses „Journaux de voyage“ et dans ses haïkus. Par deux fois il est accompagné sur son chemin, une fois par le disciple Chiri, l'autre fois par le disciple Soro.

Nous montrons „notre“ Bashô contempler avec beaucoup d'attention, de patience et de repliement sur soi, la nature qui l'entoure. Il s'agira de reproduire avec nos images, la dimension contemplative du zen-bouddhisme à travers notre moine. De montrer comment il regarde un cerisier, un Bouddha, des nuages qui passent, la lune, les vagues de la mer, etc.

Comme notre récit se passe au 17ème siècle, dans une époque précapitaliste, dans des paysages non-abîmés par l'industrialisation, le film effectuera une espèce de „retour dans la nature“, au sens rousseauiste du terme. Comme Rousseau, Bashô a quitté les bruits et les fureurs de la ville, pour se retirer dans une campagne vide et silencieuse où il s'est trouvé seul la plupart du temps, dans une solitude méditative et rêveuse, en face de la nature, avec laquelle il se „confond“ d'une certaine manière.

Il s'agira aussi d'essayer de comprendre ce qu'est un poète, ce qui amène quelqu'un à écrire, de faire sentir le processus qui va du regard sur la réalité à l'écriture. Le rapport entre les textes du poètes et nos images, sera l'enjeu essentiel de ce film.

On peut dire que les images de notre film sont déjà contenues dans les textes du poète. Nous avons tout d'abord le „Journal“ et les haïkus de Bashô et à partir de ses textes nous irons à la recherche d'images qui seront des „traductions“ des mots et des phrases du poète. À côté de ce que Bashô y exprime en tant que poète, ses textes raconteront d'une certaine manière aussi les images du film et leur donneront leur sens, leur nécessité, leur logique poétique.

Les scènes et les textes:

Bashô et son disciple Chiri sont en train de faire leur bagages et de préparer leur départ en voyage. Ils se trouvent dans une région au nord-est d'Edo (aujourd'hui Tokyo), à côté d'une petite cabane en bois près de la rivière Sudima. En off nous entendons la voix de Bashô qui cite son „Journal“:

LA PREMIÈRE ANNÉE DE L'ÈRE JOKYO (1684), AU MOIS D'AOÛT, À L'AUTOMNE, J'AI QUITTÉ MON HUMBLE ERMITAGE AU BORD DE LA RIVIÈRE. JE PARS POUR UN VOYAGE DE MILLE LIEUS, SANS EMPORTER DE PROVISIONS AVEC MOI. JE QUITTE MA MAISON DÉLABRÉE PRÈS DE LA RIVIÈRE. LE BRUIT DU VENT EMPLIT L'AIR FROID.

JE NE PORTE PAS D'ÉPÉE À MA CEINTURE, MAIS UN PETIT HAVRESAC SUR MON ÉPAULE ET UN CHAPELET BOUDDHISTE DANS MES MAINS. JE RESSEMBLE À UN MOINE, POURTANT JE SUIS LAÏC. BIEN QUE JE SOIS LAÏC, MA TÊTE EST RASÉE.

Les deux hommes longent la rivière Sumida. Le disciple marche obséquieusement derrière son maître. De temps en temps Bashô s'arrête et note un haïku dans un carnet jaune que le vent manque d'emporter.

RÉSOLU À M'EXPOSER
AUX ÉLÉMENTS
LE VENT ME TRANSPERCE

MON COMPAGNON DE VOYAGE, CHIRI, INSPIRE CONFIANCE ET VEILLE À CE QUE TOUT SOIT LE PLUS CONFORTABLE POSSIBLE. CONFIDENT DE LONGUE DATE, IL INCARNE L'IDÉAL CONFUCÉEN DE „CELUI DONT LA PAROLE EST FONDAMENTALEMENT SINCÈRE“.

Les deux hommes traversent un champ de fleurs. Bashô s'arrête longuement pour contempler la nature qui lui apparait à chaque instant comme une merveille et comme une „révélation divine“. Nous le voyons écrire ces deux haïkus:

POUR ADMIRER LES FLEURS
MARCHER CINQ OU SIX LIEUES
CHAQUE JOURNÉE



元录
自香引
五
月
三
日
于
六
经
堂
画

QUELQUES PAPILLONS
LEURS OMBRES VOLTIGENT
SUR LES CHAMPS

Bashô observe avec un sourire attendri un papillon qui se pose pendant un long moment sur un coquelicot.

RÉVEILLE-TOI, RÉVEILLE-TOI
JE VEUX DEVENIR TON AMI
PAPILLON ENDORMI

Ce papillon a réveillé un souvenir à notre poète.

LES GENS ME DEMANDENT SOUVENT COMMENT LIRE ET ÉCRIRE.

Nous voyons maintenant dans un „flash-back“, comme dans un rêve, une femme dans un pavillon de thé qui tend un morceau de soie blanche à Bashô. Il nous raconte:

UN JOUR JE M'ARRÊTAIS DANS UN PAVILLON DE THÉ. UNE FEMME NOMMÉE „PAPILLON“ M'INVITA À COMPOSER UN VERSET SUR SON NOM. OR VOICI CE QUE JE TRACAI SUR LA SOIE BLANCHE QU'ELLE ME PRÉSENTAIT.

Bashô avec son pinceau dans la main écrit son haïku, la femme le regarde avec joie et déférence. En off nous entendons la voix du poète qui lit ce qu'il vient d'écrire.

LA FRAGRANCE DE L'ORCHIDÉE
EMBAUME LES AILES DU PAPILLON
COMME DE L'ENCENS

Bashô rend le morceau de soie à la belle inconnue. Elle le remercie avec beaucoup de grâce, en baissant deux, trois fois la tête devant lui selon la coutume japonaise, avec un beau et timide sourire sur ses lèvres.

Nous revenons dans le présent. Bashô et Chiri restent quelques instants silencieux face à face, chacun cherchant à se remémorer la scène que Bashô vient de raconter. Puis ils continuent leur route en terminant la traversée du champ des fleurs. Bashô fait alors une réflexion générale sur sa poésie et son pourquoi et comment écrire:

EN MATIÈRE D'ART IL IMPORTE DE SUIVRE LA NATURE CRÉATRICE,
DE FAIRE DES QUATRE SAISONS SES COMPAGNES. POUR CHASSER LE
BARBARE, POUR ÉLOIGNER LA BÊTE, IL FAUT RETOURNER À LA NATURE
CRÉATRICE, S'ACCORDER À LA NATURE CRÉATRICE.

*Nous faisons un saut dans le temps. Bashô et Chiri ont fait un long pé-
riple qui les a mené vers le sud-est. Ils se trouvent à présent non loin
du Mont Fuji, le fameux volcan énigmatique du Japon, lieu de pèleri-
nage.*

FASCINANT
MONT FUJI
INVISIBLE DANS LA BRUINE

Nos deux voyageurs toujours en route vers le sud.

ROUTE DE SURUGA
LES FLEURS D'ORANGERS SAUVAGES AUSSI
SENTENT LE THÉ VERT

*Les voilà dans une autre région. Nous voyons Bashô prendre des notes.
Il a envie de décrire tout ce qu'il voit. Il écrit pour le plaisir, pour le
goût de la poésie, mais aussi pour ne pas oublier, pour témoigner, pour
se rappeler du monde.*

SUR TOUT LE CHEMIN À NAGOYA, J'AI ÉCRIS MES POÈMES.

*Nos deux pèlerins ont fait un détour pour voir la mer du sud, au bord
de la baie d'Isé-wan. Ils traversent les dunes et les sables et s'appro-
chent du ressac. Le soir est en train de tomber.*

C'EST LE POINT LE PLUS AU SUD. EN AVANCANT VERS LA MER, J'AI
ENTENDU DIRE QUE C'EST LÀ QUE LES AIGLES MIGRATEURS FONT LEUR
PREMIÈRE HALTE

*Les deux hommes aperçoivent effectivement un aigle voler au dessus
d'eux.*

APERCEVOIR UN AIGLE
M'EMPLIT DE JOIE
AU CAP IRAGO

Bashô et Chiri restent longuement en face du ressac de la mer. Ils le contemplent et attendent la nuit. Ils se réjouissent de „l'éternel“ mouvement des vagues dont les cimes blanches scintillent blanc dans la pénombre du soir qui s'approche. On voit des canards passer en vol.

LA MER SOMBRE DANS LA NUIT
LES CRIS DES CANARDS
VAGUEMENT BLANCS

Quelques jours plus tard, à Isé-Yamada, de l'autre côté du cap d'Irago, nos deux hommes vont visiter le sanctuaire où vivait jadis, au 12ème siècle, le grand poète Saigyô que Bashô admire beaucoup et qui a été son maître et son éducateur en poésie. Nos deux pèlerins cherchent en particulier à retrouver les vestiges de l'ermitage de Saigyô. Bashô le raconte dans son „Journal“:

À ISÉ.

LES VESTIGES DE L'ERMITAGE DU VÉNÉRABLE SAIGYO SONT SITUÉS À CENT TOISES À DROITE DE LA CHAPELLE INTÉRIEURE. ON S'Y REND PAR UN SENTIER À PEINE TRACÉ, EMPRUNTÉ PAR LES BÛCHERONS.

Les deux hommes s'approchent d'une hutte abandonnée et à moitié détruite.

L'ERMITAGE DE SAIGYO
SANS DOUTE LÀ
AU MILIEU DE CE JARDIN EN FLEURS

Bashô amène Chiri vers le temple où ils boivent une gorgée d'eau dans une fontaine et se lavent brièvement les mains, comme fait tout bouddhiste, pour se „purifier“, avant d'entrer dans un sanctuaire.

DANS LE SANCTUAIRE
CONTRE TOUTE ATTENTE
L'IMAGE DU BOUDDHA

À LA TOMBÉE DE LA NUIT, JE VISITE LE SANCTUAIRE EXTÉRIEUR. CI ET LÀ, DANS LA PÉNOMBRE, AUX ABORDS DU PORTIQUE PRINCIPAL, ON DISTINGUE LA LUMIÈRE DES CIERGES. LE VENT VENANT DES PINS SUR LA MONTAGNE SACRÉ ME PERCE LE CORPS ET ME REMPLIT D'UN ÉMOI QUASI RELIGIEUX.

Le lendemain matin Bashô et Chiri se séparent. Il se font des adieux „cérémonieux“, en se baissant plusieurs fois chacun devant l'autre.

Bashô est maintenant seul en route en traversant une forêt. Il aperçoit au bord d'un ruisseau une femme laver des pommes de terre.

DANS LE VAL DE SAIGYO, AU PIED DE LA MONTAGNE COULE UN RUISSEAU, UNE FEMME EST EN TRAIN D'Y RINCER DES TAROS.

Comme souvent quand il note des phrases dans son „Journal“, il en fait parallèlement un haïku.

UNE FEMME RINCE DES TAROS
SI SAIGYO ÉTAIT LÀ
IL COMPOSERAIT UN POÈME

Bashô est maintenant dans une région montagneuse, connue pour ses cerisiers. À un moment il s'arrête pour écouter les sons de cloche d'un temple des environs. Il est envahit par le silence et à l'intérieur de ce silence il entend d'autres cloches d'un autre temple. Notre poète plonge dans une attitude de méditation profonde, se fondant en quelque sorte dans la nature, entouré des arbres de la forêt de la montagne et en écoutant des cloches de deux temples qu'on ne voit pas.

SEUL JE M'ENFONCE À PETIT PAS DANS YOSHINO, AU COEUR DES MONTAGNES. LES NUAGES BLANCS SE RASSEMBLENT SUR LES PICS. LA BRUME ET LA PLUIE BOUCHENT LA VALLÉE. LE SON DE LA CLOCHE D'UN TEMPLE, PUIS CELLE D'UN AUTRE RÉSONNENT JUSQU'AU TRÉFONDS DE MON COEUR. JADIS DES HOMMES SONT VENUS DANS CES MONTAGNES POUR OUBLIER LE MONDE.

Bashô marche de plus en plus péniblement, nous le sentons fatigué, aux limites de ses forces. Il écrit dans son „Journal“:

MES JAMBES SONT DE PLUS EN PLUS FAIBLES, MON CORPS SANS FORCE, COMME RETENU PAR DERRIÈRE. J'AI L'IMPRESSION DE NE PLUS AVANCER. DES SOUCIS SANS NOM M'ACCABLENT.

DÉSIREUX DE VOIR LES FEUILLES ROUGES DE CERISIER EN CETTE FIN D'AUTOMNE, J'AI PÉNÉTRÉ AU FOND DES MONTS DE YOSHINO. AYANT MAL AUX PIEDS DANS MES SANDALES DE PAILLE TRESSÉES, JE ME SUIS REPOSÉ UN PETIT MOMENT, PUIS JE ME SUIS AIDÉ DE MA CANNE.

Il continue son périple, en entrant toujours plus profondément dans la montagne totalement couverte d'arbres. Puis, fatigué, il s'assoit sur un tronc d'arbre pour se reposer. Il aperçoit une araignée tisser sa toile. Il jette un regard attendri sur elle.

AH UNE ARAIGNÉE
DE QUELLE VOIX CHANTE-T-ELLE
DANS LE VENT D'AUTOMNE

Vers le soir Bashô a trouvé une cabane abandonnée. Il y fait un feu et allume une lampe à huile qu'il a trouvée là. On entend le vent. Un peu plus tard, sous la porte de la cabane, en prenant quelques gouttes de saké, il contemple le paysage dehors dans la lumière de la nuit qui tombe. Il se met à écrire un nouveau haïku. On le sent pensif et donne l'impression d'être seul au monde, comme si son goût de l'écriture était son cordon ombilical qui seul le relierait encore aux hommes. Il est tombé profondément dans la solitude de celui qui écrit.

DORMEZ EN VOYAGE
ET COMPRENEZ MES HAÏKUS
VENT D'AUTOMNE

Le lendemain matin il prend son petit-déjeuner.

CE MATIN, EN FACE DE L'IMPERMANENCE, JE SUIS UN HOMME QUI
MANGE DU RIZ CUIT.

Ici nous montrons quelques images des paysages de Yoshino qui résumement les trois jours que Bashô a passé ici, les fleurs, les montagnes, le ciel et la lune.

SOUS LES FLEURS DE YOSHINO, JE DEMEURE TROIS JOURS, JE CONTEMPLE
LE PAYSAGE À L'AURORE, AU CRÉPUSCULE. LE POIGNANT SPECTACLE DE
LA LUNE À L'AUBE ME SERRE LE COEUR ET EMLIT MA POITRINE.

Nous sommes toujours dans ce film dans le monde de la poésie pure, de la contemplation de la nature et dans l'émotion que Bashô ressent quand il voit cette beauté et quand il pense aux temps passés. Penser au passé le pousse à écrire. Nous cherchons à comprendre comment on devient un poète. Et puis, ce qu'on peut dire avec des mots, et sur quoi il faut se taire. La poésie haïku est à cause de sa brièveté, aussi une poésie du silence.

Dans les environs de sa hutte Bashô a trouvé une source d'eau qui descend d'un rocher. Il fait couler de l'eau dans sa main pour le boire. Puis d'autres gouttes pour se laver le visage.

AH SI JE POUVAIS LAVER AVEC CE GOUTTE À GOUTTE
TOUTE LA POUSSIÈRE
DE CE MONDE

DESCENDANT UN SENTIER DE MONTAGNE
L'INEFFABLE GRÂCE
DES VIOLETTES

Pas loin de là, il aperçoit quelques pruniers, baigné dans la lumière crue du soleil.

ATTIRÉ PAR LE PARFUM DES PRUNIERES
LE SOLEIL SURGIT
SUR LE SENTIER DES MONTAGNES

Bashô se trouve à présent près d'Otsu, son village natal. Il est sur une hauteur de laquelle il a une vue au lointain. Il respire profondément, envahi par l'émotion, caressé par le vent.

REVENANT AU PAYS NATAL
A CENT LIEUX SOUS LES NUAGES
PROFITANT DE LA FRAICHEUR

Bashô dans le jardin de la maison de ses parents. Il a l'air un peu perdu et jette des regards incertains autour de lui.

AU DÉBUT DE LA LUNE LONGUE, REVENU AU PAYS NATAL, JE TROUVE
LES CAREX DU JARDIN DE L'AILE NORD DESSÉCHÉS PAR LE GEL, SI BIEN
QU'À PRÉSENT IL NE RESTE PLUS AUCUNE TRACE DE MA MÈRE. TOUT A
CHANGÉ.

Il a retrouvé son frère aîné et sa soeur. Ils sont assis par terre dans la maison de leur parents. À un moment le frère lui tend une bourse. Bashô regarde ce qu'il y a à l'intérieur. Il raconte cet instant émouvant dans son „Journal“:

PENDANT MON SÉJOUR À OTSU, L'ÉTÉ 1694, MON FRÈRE M'AVAIT ÉCRIT DE RENTRER POUR LA FÊTE DES MORTS. AU DÉBUT DU MOIS DE SEPTEMBRE, JE SUIS RETOURNÉ AU PAYS NATAL. LES TEMPES DE MES FRÈRES ET SOEURS ONT BLANCHI, ET DES RIDES SE SONT FORMÉES ENTRE LEURS SOURCILS. NOUS N'AVONS PU QUE DIRE: „SOYONS HEUREUX D'ÊTRE ENCORE EN VIE!“ RIEN DE PLUS. MON FRÈRE AINÉ A OUVERT UNE BOURSE À MULETTE ET M'A DIT: „VOIS LES CHEVEUX BLANCS DE NOTRE MÈRE. TES SOURCILS AUSSI BLANCHISSENT.“ ET PENDANT UN MOMENT NOUS VERSIONS DES LARMES.

Bashô contemple, profondément ému, les quelques cheveux blancs de sa mère qui se trouvent dans cette bourse que son frère lui tend. Des larmes lui coulent sur le visage.

LES PRENDRAIS-JE DANS MA MAIN
QU'ILS FONDRAIENT SOUS
MES LARMES CHAUDES
TEL LE CHIVRE D'AUTOMNE

Nous voyons les deux frères et la soeur assis encore un long moment ensemble dans un profond silence, chacun perdu dans ses pensées et ses souvenirs. Sur une commode en face d'eux se trouve une urne noire qui contient les cendres de leur mère. Ils allument l'un après l'autre, une tige d'encens et la mettent à côté de l'urne.

Bashô a repris ses pérégrinations. Il traverse une forêt, toujours profondément bouleversé de ce retour en terre natale et de ce rencontre avec son frère et sa soeur. À un moment, surpris et amusé, il voit un faisan affolé traverser le sentier devant lui.

DE MES PÈRE ET MÈRE
LE SOUVENIR M'ENVAHIT
AU CRI DU FAISAN

Le soir est en train de tomber. Bashô se repose au pied d'un pin, en jetant des regards autour de lui. Il a l'air comme absent, plongé dans sa pensée et ses souvenirs.

PAR LES ÉPREUVES D'UNE LONGUE ROUTE, ROMPU CORPS ET ÂME, L'ESPRIT EMPORTÉ PAR LA BEAUTÉ DU PAYSAGE, ÉMU JUSQU'AUX ENTRAILLES PAR LES SOUVENIRS QUI AFFLUAIENT DU PASSÉ, J'ÉTAIS EN PEINE DE RASSEMBLER MES PENSÉES.

Il attend la nuit tomber en regardant en haut vers les branches du pin et en écoutant les sons des oiseaux dans la pénombre.

Il s'est couché par terre. On dirait qu'il cherche à rester encore quelques temps réveillé avec ses souvenirs. Les oiseaux et les grillons se sont tus, il n'entend plus que le bruit du vent. Il écrit ce haïku:

TOUTE LA NUIT
J'ÉCOUTAIS LE VENT D'AUTOMNE
DANS LA MONTAGNE

Le lendemain matin en se réveillant, il admire encore les branches de pin au dessus de lui.

BRANCHES DE PIN
EN UNE SEULE NUIT
TRENTE ANNÉES ONT PASSÉES

HIVER

Quelques semaines ont passé. Nous montrons une séquence de paysages entre la fin de l'automne et le début de l'hiver. Il s'agit de faire comprendre avec ces paysages au début de chaque nouvelle saison, combien la tradition de la poésie haïku est liée profondément au déroulement des saisons, qu'elle est la poésie même des quatre saisons.

Bashô au milieu d'un paysage. Le vent souffle autour de lui et fait bouger les cimes et les feuilles des arbres. Le climat a changé. Il fait nettement plus froid, les feuilles ont perdu leurs couleurs. Le ciel est couvert, les nuages sont lourds, presque noirs.

EN CE DÉBUT DE NOVEMBRE, SOUS UN CIEL FLOTTANT, J'AI L'IMPRES-
SION D'ÊTRE UNE FEUILLE DANS LE VENT. MON CORPS EST PROMIS À
UN DESTIN IMPRÉVISIBLE.

Notre voyageur est arrivé dans un hameau. Il s'est assis devant la porte d'une cabane et écrit ce haïku:

L'ANNÉE SE TERMINÉ
JE PORTE TOUJOURS
MON CHAPEAU DE BAMBOU
ET MES SANDALES DE PAILLE

ICI JE DÉFAIS LES LACETS DE MES SANDALES, LÀ JE JETTE MA CANNE, SI BIEN QUE L'ANNÉE S'ACHÈVE EN VOYAGE.

Il commence à pleuvoir. Bashô se lève et fait quelques pas pour s'offrir à la pluie. Il reçoit les gouttes d'eau sur son visage avec un sourire joyeux sur les lèvres, comme s'il cherchait à boire ce „don“ du ciel. Souvent il y a dans ses réactions par rapport aux „merveilles“ de la nature une gaieté presque enfantine. Pour lui chaque moment, chaque événement est unique et inoubliable.

VOVAGEUR
APPELEZ MOI AINSI
PREMIÈRE AVERSE D'HIVER

Des enfants dans le hameau s'amuse sous la pluie. Bashô les regarde d'un air attendri, on dirait avec admiration. Ça doit lui réveiller des souvenirs. Comme tout vrai poète, il n'est jamais vraiment sorti de son enfance et il n'arrête pas de penser à ce „paradis perdu“ qu'il cherche à retrouver sur chaque pas pendant ses pérégrinations sans fin qui le mènent aux quatre bouts de son pays.

Il rejoint les enfants et se mêle à leurs jeux.

ALLONS LES ENFANTS
VENEZ COURIR
SOUS LES GRÊLONS

Il a un problème avec son parapluie. Il cherche en toute hâte à le réparer. Comme ce n'est évidemment pas un homme très pratique, cette „réparation“ nous permet de sourire un peu de lui.

RÉPARANT MOI-MÊME LE PAPIER DE MON PARAPLUIE.

La pluie va en s'aggravant, mêlée à du vent. Notre poète est secoué.

BRUYANTE GRÊLE
MON VIEUX CORPS
COMME LES VIEILLES FEUILLES D'UN CHÊNE

Il s'est sauvé dans la maison d'un particulier. Le maître du lieu le reçoit avec respect et sympathie. Pendant que son hôte allume un feu, Bashô suspend ses habits mouillés pour les faire sécher.

COMME UNE AVERSE D'HIVER COMMENCAIT À TOMBER, J'AI DEMANDÉ L'HOSPITALITÉ POUR LA NUIT À UNE MAISON OÙ LE MAÎTRE M'A CHALEUREUSEMENT ACCUEILLI EN FAISANT DU FEU DANS LA CHEMINÉE. J'Y AI SÉCHÉ MES MANCHES MOUILLÉES ET PRIS PLAISIR À BOIRE DE L'EAU CHAUDE. JE SENTAIS MON ABATTEMENT SE DISSIPER.

Bashô s'est assis à une table et prend des notes dans son „Journal“. Quand l'hôte le voit écrire, il s'assoit à une distance respectueuse et le regarde avec curiosité et admiration. Il a dû comprendre qu'il a à faire à un poète. Nous entendons celui-ci dire:

APRÈS LE COUCHER DU SOLEIL, JE M'APPRÊTAIS À ÉCRIRE QUELQUE CHOSE À LA LUMIÈRE D'UNE LAMPE. COMME JE SAISSAIS MON PINCEAU, MON HÔTE M'A VIVEMENT DEMANDÉ: „LAISSEZ QUELQUE CHOSE POUR MOI, EN SOUVENIR DE NOTRE RENCONTRE QUI NE SE REPRODUIRA PROBABLEMENT JAMAIS.“

Et voilà ce que Bashô a écrit et ce qu'il présente maintenant au maître des lieux sur un papier qu'il arrache de son calepin.

SÉJOURNANT CHEZ VOUS
JE VOUS PRÉSENTE MON NOM
À LA GRÂCE DE L'AVERSE D'HIVER

Pendant la nuit il a commencé à neiger. Bashô regarde par une fenêtre les flocons tomber.

Le lendemain matin le paysage est tout blanc, couvert de neige. Bashô le contemple d'un air pensif, émerveillé aussi.

JE DÉFROISSE MON MANTEAU EN PAPIER
ET SORS
ADMIRER LA NEIGE

Quelques jours plus tard nous suivons Bashô de nouveau en route à travers le paysage enneigé. Il est parti vers son pays natal où il compte rester pour la fin de l'année.

Il arrive à Otsu où il a passé son enfance. Cette fois il a trouvé pour dormir une vraie petite auberge. À côté de la porte d'entrée, sur une branche d'un arbre, il aperçoit un coucou.

SUR LA PORTE DE L'AUBERGE
UNE PLAQUE À TON NOM POUR TA VENUE
COUCOU

Bashô frappe à la porte, une femme lui ouvre et le laisse entrer en faisant plusieurs courbettes. Un peu plus tard Bashô se trouve dans une pièce commune de la petite auberge, une espèce de salle de séjour. Il contemple des fleurs posées dans un vase. Il écrit en même temps un haïku, en décrivant tout simplement ce qu'il voit, comme un peintre devant son modèle.

METTONS-NOUS AUTOUR DU VASE
POUR ADMIRER LES FLEURS
DE PRUNIER ET DE CAMÉLIA

Il prend une de ces fleurs fanées dans sa main et la regarde pensivement. Elle lui rappelle le temps qui passe et son propre vieillissement.

FLEURS FANÉES
LEURS GRAINES
DES GOUTTES DE TRISTESSE

Il s'est retiré dans sa chambre.

QU'IL EST AGRÉABLE DE DORMIR EN VOYAGE
UNE AUBERGE EN CETTE FIN D'ANNÉE
ET LA LUNE DU SOIR

Bashô, cette nuit, boit beaucoup de saké, plus que d'habitude. Il semble se sentir un peu triste et esseulé. Il n'arrête pas de rêvasser et d'écrire ses haïkus dans la lumière d'une lampe à huile. Il ne boit pas pour se „souler“ à proprement parler, ni par désespoir, mais parce que ça fait partie de sa culture, s'embrouiller, se chauffer le sang, se laisser aller, devenir un avec ce qui l'entoure, faire partie de la réalité qui l'embaume dans ce froid d'hiver, ressentir un sentiment poétique qui le pousse à écrire.

Il s'est mis à la fenêtre à travers laquelle il aperçoit une fleur de gourde. Nous voyons son visage de près, ses yeux „ivres“, son regard embrouillé, sa fatigue morale et son corps à moitié endormi.

FLEURS NOCTURNES DE GOURDES
À LA FENÊTRE
MON VISAGE IVRE

PASSANT LA DERNIÈRE NUIT DE L'ANNÉE DANS MA VILLE NATALE À LA
MONTAGNE.

AH, CE PAYS NATAL
EN CETTE FIN D'ANNÉE JE PLEURE
MON CORDON OMBILICAL

*Il est allé devant la porte de l'auberge et contemple longuement la lune
en cette fin d'année qu'il passe absolument seul. On a le sentiment qu'il
est le seul homme au monde, le seul poète, la seule personne qui écrit
des poèmes en regardant la lune.*

NEIGE SUR NEIGE
AH, CETTE LUMIÈRE DE DÉCEMBRE
CELLE DE LA LUNE CLAIRE

LUNE ET NEIGE
MES SEULS COMPAGNONS DE L'ANNÉE
FIN DE L'ANNÉE

L'ANNÉE VA FINIR
L'ANNÉE VA FINIR
DÉJÀ LA FIN DE L'ANNÉE

L'ANNÉE S'ACHÈVE POUR MOI
CHAPEAU SUR LA TÊTE
SANDALES AUX PIEDS

C'EST EN ME RÉPÉTANT CELA QUE JE FRANCHIS LE BOUT DE L'AN EN UN
SÉJOUR À LA MONTAGNE

*Puis il va se coucher et essaye de dormir. Il n'y arrive pas, se lève de
nouveau et revient à la fenêtre pour regarder le paysage dehors dans
cette nuit d'hiver sous la lumière blême de la lune. Son visage, ses yeux,
sa pensivité. On voit qu'il est embrouillé par le saké, ce qui le rend en
même temps joyeux et mélancholique, lors de cette soirée dans son pays
natal, pendant laquelle il pense évidemment à ses parents morts et à
son enfance si lointaine et dans son souvenir néanmoins si proche. Il
recommence à boire et finit par être réellement ivre.*

APRÈS AVOIR BU TROP DE SAKÉ
IMPOSSIBLE DE DORMIR
NUIT DE NEIGE

Bashô est encore couché ce matin de la nouvelle année. Il somnole et a de la peine à se lever.

AU DERNIER JOUR DE L'AN, PROLONGEANT LES ADIEUX DE L'ANNÉE QUI S'EN VA, J'AI BEAUCOUP BU JUSQU'À MINUIT ET J'AI DORMI TOUTE LA MATINÉE DU NOUVEL AN.

PREMIER JOUR DE L'ANNÉE
JE PENSE À LA SOLITUDE
DES CRÉPUSCULES D'AUTOMNE

Ce matin, après s'être levé, il se regarde longuement dans la glace d'un miroir cassé en se lavant le visage.

A QUI
RESSEMBLAIS-JE
CE MATIN DU NOUVEL AN?

Son visage de près, il fait comme une grimace en se moquant un peu de lui-même.

ANNÉE APRÈS ANNÉE
LE SINGE ARBORE
SON MASQUE DE SINGE

Il prend son petit déjeuner à une table en bois devant l'auberge.

MATIN DE NEIGE
TOUT SEUL JE MÂCHE
DU SAUMON SÉCHÉ

Notre poète cherche à voir un coucou qui se cache dans les branches d'un arbre sous la neige.

ATTENDRE LE PREMIER CHANT
DU COUCOU
UNE ÉTERNITÉ

Comme Bashô se trouve près de son village natal, il a des visiteurs en ce début d'année. On voit arriver 3, 4 hommes qui entrent dans la petite auberge dans laquelle Bashô a passé les derniers jours. Il est pour eux „la nouvelle étoile“ de la poésie haïku, ce qui explique la vénération qui l'entoure. Il a maintenant des disciples, ce sont des jeunes poètes qui suivent son exemple dans la poésie japonaise.

MES VIEUX AMIS, PROCHES ET MOINS PROCHES, MES DISCIPLES, LES UNS ME RENDANT VISITE POUR M'OFFRIR UN POÈME, LES AUTRES M'APPORTENT UNE ENVELOPPE AVEC DE L'ARGENT POUR ACHTER DES SANDALES EN PAILLE. D'AUTRES ENCORE VIENNENT ME TÉMOIGNER LEUR SYMPATHIE.

Les visiteurs sont en train de faire leurs adieux „au maître du haïku“. Bashô est troublé, touché, mais aussi un peu amusé, il trouve apparemment qu'ils exagèrent un peu, car c'est un homme humble, modeste. Il note dans son „Journal“:

ON M'APPORTE DU SAKÉ POUR ME SOUHAITER BON VOYAGE. LES ADIEUX N'EN FINISSENT PAS, ON DIRAIT LE DÉPART DE QUELQUE GRAND PERSONNAGE.

À présent, de nouveau seul, il prépare son départ en triant ses affaires.

LES AFFAIRES DE VOYAGE TROP NOMBREUSES M'ENCOMBRENT. J'ABANDONNE TOUT SAUF LE NÉCESSAIRE DE NUIT, UNE ROBE EN PAPIER, UNE SORTE DE PÈLERINE, UNE PIERRE À ENCRE, DES PINCEAUX, DU PAPIER, DES MÉDICAMENTS ET UNE GAMELLE. J'EMBALLE CES OBJETS ET LES CHARGE SUR MON DOS.

Il a loué un cheval pour ne pas avoir à traverser la neige à pied. Et aussi parce qu'il est toujours très fatigué du manque de sommeil de la nuit dernière et du trop de saké qu'il a bu. Le soleil brille dans un ciel bleu. On voit l'ombre du cavalier et celle de son cheval dans la neige glacée.

SOLEIL D'HIVER
À CHEVAL
MON OMBRE GELÉE

Le cheval avance difficilement, Bashô est descendu et continue sa route à pied en tirant le cheval derrière lui, ce qui redouble ses efforts et l'épuise. Il n'y a pas âme qui vive dans les environs. Ici et là on voit des arbres nus, des buissons aussi qui dépassent à peine la neige.



DÉSOLATION HIVERNALE
DANS LE MONDE D'UNE SEULE COULEUR
LA RUMEUR DU VENT

Il est là, debout, en train de regarder autour de lui, pour s'imprégner de ce paysage couvert par la neige comme sous un linceul. À travers des arbres et des buissons il aperçoit une source d'eau couler. Il s'approche et se met à boire.

BUVANT DANS MES MAINS
L'EAU GLACÉE DE LA SOURCE
AH MES DENTS GÂTÉES

Près de lui il aperçoit des tiges de bambous qui bougent sous la bise légère du vent.

LA BISE D'HIVER
SE RÉFUGIE DANS LES BAMBOUS
ET SE CALME

Quelques temps plus tard, nous sommes en février, Bashô visite une nouvelle fois le monastère et le temple d'Isé, à cause du poète Saigyô qu'il vénère. Bashô se trouve dans l'entrée du temple.

VERS LA FIN DU DEUXIÈME MOIS DE LA CINQUIÈME ANNÉE JOKYO, JE ME RENDS À ISÉ. C'EST LA CINQUIÈME FOIS QUE JE FOULE LE SOL AU PIED DU SANCTUAIRE. COMME JE SUIS PLUS VIEUX D'UNE ANNÉE, JE RESSENS SA MAJESTUEUSE LUMIÈRE ET SA SAINTETÉ AVEC PLUS DE FORCE ENCORE. ME RAPPELANT AVEC ÉMOTION QUE C'EST ICI MÊME QUE SAIGYO VERSA DES LARMES ET TÉMOIGNA SA GRATITUDE. JE POSE MON ÉVENTAIL SUR LE SOL ET Y APPUIE MON FRONT.

PRINTEMPS

Ici nous montrons, comme avec chaque nouvelle saison, une séquence d'images de printemps, la nature dans toute sa splendeur. Bashô se trouve toujours dans les environs de sa terre natale, entouré de montagnes boisés.

C'EST LE PRINTEMPS
UNE MONTAGNE SANS NOM
DANS LA BRUME LÉGÈRE

Bashô est ravi et profondément heureux en face de cette nature qui le comble et de ce printemps qui est arrivé. Il est assis dans l'ombre d'un cerisier, au milieu de toute cette floraison, ces arbres en fleurs, ces abeilles et ces papillons. Il écrit coup sur coup plusieurs haïkus.

PREMIÈRES FLEURS DE CERISIER
L'IMPRESSION EN LES VOYANT
DE POUVOIR VIVRE SOIXANTE-QUINZE ANS

EN PLEINE FLORAISON
DES PÊCHES, DES CERISIERS
LES PREMIÈRES FLEURS

AH LE PRINTEMPS LE PRINTEMPS
QUE LE PRINTEMPS EST GRAND
ET AINSI DE SUITE

LE MONDE ENTIER EN FLEURS
UN PSAUME AU BOUDDHA
JE CHANTE

JE ME REMÉMORE
BEAUCOUP DE SOUVENIRS
FLEURS DE CERISIER

Notre voyageur a repris son chemin en traversant sur un sentier un champ de riz.

LE CHANT DES PAYSANS DANS LES RIZIÈRES
EN VILLE
ON RÉCITE DES POÈMES

Ému et enjoué par le chant des paysans, il écrit ce haïku dans lequel il mentionne un „utaï“, qui est la partie chantée d'une pièce Nô.

SI J'AVAIS UNE BELLE VOIX
JE CHANTERAI UN UTAÏ
CHUTE DES FLEURS DE CERISIERS



Bashô passe devant une vieille femme assise devant une hutte de paysans à l'entrée d'un village.

UNE VIEILLE FEMME
HEUREUSE EN ÉGRENANT DU RIZ
FLEURS DE CHRYSANTHÈMES

Près de la femme, il y a des enfants dont elle est probablement la grand-mère. Ils pèlent des melons et offrent un morceau à notre poète qui s'assoit avec eux.

DES ENFANTS
LES LISERONS SONT EN FLEUR
PELONS DES MELONS

Un peu plus tard, au bord d'un étang, parmi des feuillages, Bashô observe une grenouille sauter dans l'eau. Nous le voyons écrire ce haïku qui est devenu un de ses plus fameux:

LE VIEIL ÉTANG
D'UNE GRENOUILLE QUI PLONGE
LE BRUIT DANS L'EAU

Bashô a continué son pèlerinage solitaire. Il est maintenant en route vers le village de Nara. Un vent fort souffle. Il s'est arrêté devant quelques cerisiers. Il aperçoit une cigogne sur le toit d'une maison. Émerveillé, il regarde cet oiseau énigmatique.

SUR LE CHEMIN À NARA

UN NID DE CIGOGNE
CERISIERS EN PLEINE FLORAISON
MALGRÉ LE VENT FORT

On est le 25 mai, l'anniversaire du Bouddha. Bashô se trouve dans le grand parc des temples de Nara. Ce lieu est connu pour les nombreuses biches qui s'y trouvent et s'y promènent librement. Après avoir regardé de loin la naissance d'une biche, il entre dans le plus grand temple en bois qui existe au monde, dans lequel se trouve une immense statue du Bouddha, devant laquelle il fait sa prière.

AU JOUR DE NAISSANCE DU BOUDDHA, ALORS QU'À NARA JE VAIS FAIRE MES DÉVOTIONS ICI ET LÀ, JE VOIS UNE BICHE QUI MET BAS. CHOSE PLAISANTE EN CE JOUR.

Bashô a continué sa route vers l'ouest et s'est arrêté à Suma, lieu qui se trouve au bord de la mer, au sud de Kyoto. Il est assis dans l'ombre d'un arbre, dans la cour d'un temple où il se repose et d'où il entend le son d'une flûte.

AU TEMPLE DE SUMA
L'ÉCHO D'UNE FLÛTE
À L'OMBRE DES ARBRES

Il s'est approché de la mer et regarde longuement le ressac. Il avale de sa petite bouteille de temps en temps quelques gouttes de saké.

LUNE DES MOISSONS
LA MER BLEUE CE SOIR
AU PARFUM DE SAKÉ

SAISON DES PLUIES

Nous sommes à la fin du mois de mai. Bashô se trouve à présent à Iwanuma, au nord-est du pays. Nous montrons quelques paysages et lieux sous la pluie dense. Bashô s'est trouvé un ermitage d'où il regarde les gouttes tomber sur les feuilles, les fleurs et les arbres, dans des flaques d'eau et sur les sentiers de plus en plus boueux.

DU FAIT DES PLUIES DE CES DERNIERS JOURS, LES CHEMINS ÉTAIENT TRÈS MAUVAIS, ET COMME J'ÉTAIS ÉPUIsé, JE PASSAIS EN CONTEMPLANT DE LOIN CES LIEUX.

À côté de son ermitage Bashô a fait connaissance de son voisin qui aide le „vieil homme“ à transporter des seaux d'eau et des bouts de bois pour faire du feu. Un jour le jeune homme propose au poète d'être son serviteur et de l'accompagner pendant quelques temps sur ses pèlerinages. Nous ne les entendons évidemment pas parler. On sent leur entente dans leur gestes et par le fait qu'ils mangent ensemble. Bashô jette des regards „paternels“ sur ce garçon qui plus tard se met à se raser les cheveux et à s'habiller en moine pour se préparer au voyage avec le poète.



SORO, DE LA FAMILLE KAWAÏ, A POUR PRÉNOM SOGORO. IL M'AIDE POUR LES CORVÉES DU BOIS ET DE L'EAU. IL SE RÉJOUIT MAINTENANT NON SEULEMENT À LA PENSÉE DE CONTEMPLER AVEC MOI MATSUSHIMA ET KISAGATA, MAIS AUSSI DE PARTAGER AVEC MOI LES DIFFICULTÉS DU VOYAGE. À L'AUBE DU DÉPART, IL S'EST RASÉ LES CHEVEUX, A REVÊTU UNE BURE DE MOINE DE COULEUR D'ENCRE ET A CHANGÉ SON PRÉNOM DE SOGORO EN SORO.

Bashô et Soro s'embarquent sur un bateau à rame sur la rivière de Hitachi-Ton. Le bateau glisse doucement dans l'eau.

SOUS LA LUNE, DANS UN CIEL SANS NUAGE, EN BARQUE, NOUS DESCENDONS VERS KASHIMA. À LA TOMBÉE DU SOIR, NOUS ATTEIGNONS LE RIVAGE DE TONEGAWAN DANS UN LIEU QU'ON APPELLE FUSA.

Les deux voyageurs sont arrivés à un débarcadère. Ils accrochent leur barque sous la lumière blafarde d'une lanterne. Soro aide son maître à descendre à terre. Ils passent la nuit dans une hutte délabrée.

Le lendemain il recommence à pleuvoir.

À PARTIR DE MIDI LA PLUIE SE MET À TOMBER SANS S'ARRÊTER. IL EST PEU PROBABLE QUE NOUS PUISSIONS ADMIRER LA PLEINE LUNE CE SOIR.

Tard l'après-midi, après que la pluie a cessé, Bashô et Soro sont partis visiter un monastère qui se trouve non loin de Kashima.

AU PIED DE LA MONTAGNE J'ENTENDS DIRE QUE LE MOINE SUPÉRIEUR DU KOM-PON-JI, AUJOURD'HUI RETIRÉ DU MONDE, S'EST ÉTABLI ICI. JE VAIS LUI DEMANDER L'HOSPITALITÉ.

Vers le soir, Bashô traverse le jardin d'un temple qui fait partie du monastère. Il s'est arrêté devant des pins dont les branches bougent sous la poussée du vent. Il jette un long regard autour de lui. Tout repose dans une atmosphère „sacrée“ de silence, de recueillement et de méditation.

CE LIEU INSPIRE À L'HOMME UNE PROFONDE COMPRÉHENSION, FRÉDONNAIT LE POÈTE. PENDANT UN LONG MOMENT UN SENTIMENT DE PURETÉ ENVAHIT MON COEUR.

Bashô et Soro traversent le jardin du monastère, puis entrent dans le temple où ils se mettent devant la figure d'un Bouddha, en baissant leurs têtes et en joignant leurs mains pour la prière. La scène est illuminée par des bougies.

À LA TOMBÉE DE LA NUIT J'ALLAIS FAIRE MES DÉVOTIONS AU SANCTUAIRE EXTÉRIEUR. À L'OMBRE INDÉCISE DU PREMIER PORTIQUE, LES LANTERNES SACRÉES LUISAIENT CA ET LÀ. PÉNÉTRÉ PAR LE VENT ET CONTEMPLANT DES PINS DE LA CIME, UNE PROFONDE ÉMOTION M'ENVAHIT.

Un peu plus tard, Bashô contemple longuement la lune. Nous voyons de près son visage ému, son regard méditatif et rêveur. Il parle dans son „Journal“ de son „véritable visage“, comme si la lune le définissait et comme si elle éclaircissait et révélait non seulement son caractère, mais aussi ses poèmes. À l'exemple de beaucoup d'autres poètes chinois et japonais, Bashô est un véritable „adorateur“ de la lune. Il lui arrivait de la regarder trois nuits de suite, pendant des heures entières.

PASSANT LA NUIT AU TEMPLE
MON VISAGE VÉRITABLE
CONTEMPLER LA LUNE

À L'AUBE LE CIEL S'EST ÉCLAIRCI. LE VÉNÉRABLE MOINE SE LÈVE ET NOUS RÉVEILLE. TOUT LE MONDE SORT DEHORS. LA CLARTÉ DE LA LUNE, LE SON DE LA PLUIE, CE SPECTACLE BOULEVERSANT ME REMPLIT LA POITRINE. LES MOTS ME MANQUENT POUR EXPRIMER CELA.

LE SOLEIL DÉJÀ ÉTAIT PROCHE DU MÉRIDIEN. LOUANT UNE BARQUE, NOUS VOGUIONS VERS MATSUSHIMA. APRÈS UNE TRAVERSÉE D'UN PEU PLUS DE DEUX LIEUX, ON ACCOSTAIT À LA GRÈVE D'OJIMA.

MATSUSHIMA EST UN DES ENDROITS LES PLUS BEAUX DU JAPON. LES ANCIENS ET MES CONTEMPORAINS ADMIRENT CES ÎLES CÉLÉBRÉES PAR TANT DE POÈMES ET DE PEINTURES. ENVIRONS TROIS LIEUX À LA RONDE, IL Y A PLEINES D'ÎLES, DES MERVEILLES DE LA CRÉATION OÙ POUSSENT ABONDAMMENT LES PINS. IL EST IMPOSSIBLE D'EXPRIMER LA SPLENDEUR ET LA MAGNIFICENCE DE CE LIEUX.

BEAUCOUP D'ÎLES
CASSÉES EN MILLE MORCEAUX
ET JETÉES DANS LA MER D'ÉTÉ



Le lendemain matin Bashô visite un temple à Shiogama, près de Matsushima.

TÔT LE MATIN JE ME RENDS AU TEMPLE DU DIEU DE SHIOGAMA. DEVANT LE SANCTUAIRE IL Y A UNE ANTIQUE LANTERNE. QUE JUSQU'EN CE BOUT DU MONDE, JUSQU'AUX CONFINS DE CETTE TERRE SOUILLÉE, LA VERTU DES DIEUX SOIT MANIFESTE, VOILÀ CERTES QUI EST PROPRE À NOTRE PAYS, ET COMBIEN DIGNE DE VÉNÉRATION.

DE VOIR SURGIR DEVANT MES YEUX TOUS CES OBJETS VENUES D'IL Y A CINQ SIÈCLES, L'IMPRESSION EST ÉMOUVANTE ET ÉTRANGE. DEPUIS LES TEMPS ANCIENS NOMBREUX SONT LES LIEUX ILLUSTRES QUI ONT INSPIRÉS LES POÈTES ET DONT NOUS PARLE LA TRADITION.

Bashô se promène dans le jardin du temple. Au fond il aperçoit un prunier. Il s'approche pour le contempler.

DERRIÈRE LA MAISON DES VIERGES PRÊTRESSES
ATTIRÉ PAR LES FLEURS
DE CET UNIQUE PRUNIER

DANS L'ODEUR DES FLEURS DE PRUNIER
LE PASSÉ
EST UNE EXPRESSION AFFLIGEANTE

Quelques jours plus tard Bashô et Soro se trouvent à la tombée du jour au bord de la mer, près de Shiogama. Ils assistent au retour de la mer de deux barques de pêcheurs dans la pénombre et dans la lumière de la lune.

LE CIEL PLUVIEUX DE LA CINQUIÈME LUNE S'EST UN PEU DÉGAGÉ. DANS L'INDISTINCTE CLARTÉ DE LA LUNE DU SOIR L'ÎLE DE MAGAKI APPARAÎT PROCHE. LES BARQUES DES PÊCHEURS SE SUIVENT À LA RAME, ET AU BRUIT DES VOIX AU MOMENT DU PARTAGE DU POISSON, JE COMPRENDS COMMENT ON A PU ÉCRIRE: „LES MAINS QUI HÂLENT LES AMARRES, CAPTIVANT SPECTACLE!“ ET PROFOND EST MON ÉMOTION.

Nos deux voyageurs passent quelques jours dans ce hameau de pêcheurs. Bashô utilise son temps à laver et à faire sécher ses habits. Puis il tombe malade. Il semble avoir de la fièvre. Soro s'occupe de son maître du mieux qu'il peut. Il est inquiet et plein de sollicitude. Il lui donne du thé à boire et lui pose une serviette blanche sur le front.

Quelques jours plus tard Bashô va mieux. Nous le voyons au bord de la mer contempler les vagues et se promener à la plage. Nous l'entendons dire:

RIVIÈRES ET MONTAGNES, EAUX ET TERRES, J'AI VU BIEN DES PAYSAGES, JE LONGEAI LES GRÈVES, FOULAI LES PLAGES. J'AVANCAIS À TÂTONS DANS L'OBSCURITÉ, ME DISANT QUE LA PLUIE APRÈS TOUT AVAIT SON CHARME AUSSI, QUE LE BEAU TEMPS QUI SUIT LA PLUIE PROMET DE PLUS RICHES COULEURS, JE ME COULAI DANS UNE HUTTE DE PÊCHEUR ET J'ATTENDAIS QUE LA PLUIE CESSÂT.

Les deux hommes se sont mis en route vers Ichikawa. Nous voyons maintenant notre poète devant une stèle en pierre dont il lit longuement et attentivement les inscriptions.

LA STÈLE DE TSUBO SE TROUVE AU CHÂTEAU DE TAKA, AU VILLAGE D'ICHIKAWA. SELON LA DATE INDIQUÉE AU BAS DE L'INSCRIPTION, CE MONUMENT FUT ÉRIGÉ DURANT LE RÈGNE DE L'EMPEREUR SHOMO. DEPUIS LES TEMPS ANCIENS, NOMBREUX SONT LES LIEUX ILLUSTRES QUI ONT INSPIRÉ LES POÈTES ET DONT NOUS PARLE LA TRADITION.

BON NOMBRE DE NOMS DE SITES SE SONT TRANSMIS JUSQU'À AUJOURD'HUI PARCE QUE DES POÈTES JADIS LES ONT CHANTÉS. DEPUIS, DES MONTAGNES SE SONT EFFONDREES, DES FLEUVES ONT CHANGÉ DE COURS, ICI PAR CONTRE UN MONUMENT DE MILLE ANNÉES SE DRESSE INDISPUTABLEMENT DEVANT MES YEUX.

Nous voyons toujours Bashô regarder et lire les inscriptions de la stèle et prendre des notes dans son carnet. Il a des larmes dans les yeux tellement cette stèle et ce lieu l'émeuvent. La connaissance du passé, l'importance de la culture comme objet de mémoire et de beauté, l'habite et imprègne sa pensée et sa poésie.

LIRE DANS LE COEUR DES ANCIENS EST L'UNE DES VERTUES DU PÈLERINAGE. ON EN RESSENT LA JOIE D'ÊTRE ENCORE EN VIE. J'EN OUBLIE LES FATIGUES DU VOYAGE TANDIS QUE COULENT MES LARMES.

Le soir Bashô entend le son d'un luth ancien, un instrument à quatre ou cinq cordes, comparable à notre mandoline. Il cherche à savoir d'où vient cette musique. Il trouve le musicien, s'assoit en face de lui et se met à l'écouter avec beaucoup d'émotion.

CETTE NUIT UN MOINE AVEUGLE SE MET À JOUER DU BIWA EN NARRANT UN RÉCIT DIT „OKU-JORURI“. JE NE PEUX M’EMPÊCHER DE L’ADMIRER DE NE PAS LAISSER CETTE VIEILLE TRADITION TOMBER DANS L’OUBLIE EN UN ENDROIT SI REÇULÉ.

Le lendemain matin Bashô et Soro partent à Yamagata, un petit village au pied des montagnes où ils visitent un temple construit en haut sous les rochers.

IL Y A UN TEMPLE À LA MONTAGNE DE YAMAGATA QU’ILS APPELLENT LE RYUSHAKJU-JI. IL A ÉTÉ FONDÉ PAR LE GRAND MAÎTRE JIKAKU. C’EST UN LIEU, QUI EST CONNU POUR SON CALME. IL FAISAIT ENCORE JOUR QUAND NOUS SOMMES ARRIVÉS. APRÈS AVOIR TROUVÉ UN GITE POUR LA NUIT, NOUS SOMMES MONTÉS LES NOMBREUX PAS DES ESCALIERS EN PIERRE. AU SOMMET LES PORTES DU TEMPLE ÉTAIENT FERMÉES. NOUS N’AVONS PAS ENTENDU LE MOINDRE BRUIT. DANS LA SPLENDEUR DE CE CETTE VUE ET LE SILENCE, UN MERVEILLEUX SENTIMENT DE PAIX A ENVAHI MON COEUR.

Les chants des innombrables grillons remplissent les lieux. Ils inspirent à Bashô ces trois haïkus:

QUEL SILENCE ICI
PARMI CES PIERRES
LE GAZOUILLIS DES GRILLONS

LA CLOCHE SONNE
EN HARMONIE
AVEC LE CHANT DES CIGALES

ELLES MOURRONT BIENTÔT
ET POURTANT N’EN MONTRENT RIEN
CHANT DES CIGALES

Le lendemain matin nos deux pèlerins sont repartis à Izuka, au sud-ouest de Matsushima, à l’intérieur du pays, dans une région montagneuse. Le soir ils prennent un bain dans une source chaude sous la lumière d’une torche. Plus tard ils s’installent pour la nuit dans une cabane sombre et misérable.

CETTE NUIT NOUS NOUS REPOSONS À IZUKA. NOUS NOUS Baignons dans la source chaude, puis nous allons nous installer à l'auberge, mais pour gîte je n'obtins qu'une misérable cabane, avec une natte de paille jeté sur le sol de terre nue. Comme il n'y avait point même de lampe, je fis ma couche à la lueur du foyer et je m'étendis.

Nous voyons Bashô se battre avec des moustiques avec des gestes par moment comiques qui font rire Soro. Et il cherche à éviter les gouttes d'eau qui tombent dans la pièce où les deux hommes essayent de s'endormir. Tout cela se présente à nous comme un spectacle presque drôle, peut-être involontairement comique de la part de Bashô. En plus, il est encore assailli par sa maladie.

LA NUIT tombée, le tonnerre gronda, la pluie tomba par rafales et s'infiltra au-dessus de l'endroit où j'étais couché. Importuné par les puces et les moustiques, je ne pus dormir. Jusqu'à mon mal chronique qui s'éveilla, et je crus défaillir.

Bashô et Soro ont continué leur route malgré la pluie. Le paysage est plongé dans la brume sous une pluie incessante et des rafales de vent. Leurs corps disparaissent presque dans l'obscurité grise à cause de la pluie qui tombe d'un ciel sombre.

TROIS JOURS DURANT LE VENT ET LA PLUIE SE DÉCHAINENT. NOUS RESTONS BLOQUÉS DANS LA MONTAGNE. NOUS N'ENTENDONS CRIER AUCUN OISEAU ET SOUS LES ARBRES LUXURIANTS RÈGNE UNE TELLE OBSCURITÉ QU'IL NOUS SEMBLE AVANCER DANS LA NUIT. NOUS AVONS L'IMPRESSON DE MARCHER AU MILIEU DES NUAGES TANDIS QUE LA BRUINE TOMBE.

Malgré les difficultés causées par le mauvais temps, nos deux voyageurs ont continué leur route et se trouvent à présent sur la côte ouest, dans le village de Sakata, au bord de la mer. Bashô est de nouveau tombé malade. La nuit ses tourments continuent, il dort à peine, toujours sous le coup de la fièvre, des douleurs et de son affaiblissement physique. Il y a un orage dehors, on entend des coups de tonnerre.

Le lendemain matin les deux pèlerins repartent. Nous les voyons marcher à la sortie du village de Sarkata.

AU REGRET DE QUITTER SAKATA, JE LAISSAIS COULER LES JOURS. JE SUIVAIS DES YEUX LES NUAGES SUR LA ROUTE DES TERRES DU NORD, ET DE ME SENTIR SI LOIN DE CHEZ MOI POIGNAIT MON COEUR. PENDANT CES NEUF JOURS, TOURMENTÉ PAR LA CHALEUR MOITE, JE FUS MALADE ET JE N'AI PRIS AUCUNE NOTE.

Les deux hommes marchent le long de la côte, sur des sentiers et dans les dunes au bord de la mer. Le temps change entre nuages et ciel bleu.

LOINTAIN EST LE BUT DE MON VOYAGE, ET VOILÀ QU'UNE PAREILLE MALADIE LE REND HASARDEUX. TOUTEFOIS, QUI PÉRÉGRINE PAR DES RÉGIONS ÉCARTÉES FAIT FI DE LA VIE ET ADMET L'IMPERMANENCE, QUE SI JE DOIS MOURIR SUR LA ROUTE, C'EST QUE TELLE EST LA VOLONTÉ DU CIEL. CES RÉFLEXIONS ME RENDIRENT QUELQUE FORCE D'ÂME.

Bashô a l'air d'aller mieux. Nos deux infatigables voyageurs continuent leur pèlerinage. Ils suivent la côte ouest le long de la mer vers le sud. À la hauteur de l'île Sado, ils regardent longuement les vagues puissantes de la mer avec leur écume blanc dans une lumière de la nuit qui tombe. Il fait un temps orageux. Bashô scrute le ciel et les étoiles.

LA MER DÉCHAÎNÉE
S'ÉTEND JUSQU'À L'ÎLE DE SADO
LA VOIE LACTÉE

Nos deux pèlerins ont trouvé une petite auberge ce soir-là. Bashô a l'air fatigué, épuisé même, car toujours convalescent, après une dure journée de voyage.

Il est couché, les yeux ouverts, à la lumière d'une lampe à huile. Il somnole, quand il entend des voix. À travers une ouverture du mur à côté de lui, il aperçoit derrière une espèce de jalousie deux jeunes femmes, l'une couchée, l'autre assise, et en face d'elles, debout dans l'embrasure de la porte, un vieil homme.

COMME J'ÉTAIS ÉPUISÉ, J'AVAIS TIRÉ À MOI L'APPUIE-TÊTE ET M'ÉTAIS COUCHÉ, QUAND, LES VOIX DE DEUX JEUNES FEMMES SE FIRENT ENTENDRE. LA VOIX D'UN HOMME ÂGÉ S'Y MELAIT. EN LES ENTENDANT, J'AI COMPRIS QUE C'ÉTAIENT DES COURTISANES DE NIAGATA. ELLES ALLAIENT, DISAIENT-ELLES, EN PÈLERINAGE AU TEMPLE D'ISÉ.

Nous voyons Bashô écrire ce haïku:

SOUS CE MÊME TOIT
DES COURTISANES AUSSI DORMAIENT
LESPÉDÈZE ET LUNE

Le lendemain matin Soro est tombé malade lui aussi. Il semble avoir des crampes à l'estomac. Bashô lui donne de l'eau à boire, le frappe sur le dos, cherche à lui remonter le moral. Un peu plus tard ils se séparent. Nous les voyons sur le croisement de deux sentiers se faire des adieux. Sans paroles. Discrètement, pudiquement, à la manière japonaise. Puis chacun continue sa route seul. Bashô regarde Soro quelques temps après, lui fait un dernier signe, jusqu'à ce qu'il le perde définitivement de vue. On sent de la tristesse dans ses gestes et regards.

SORO, MALADE DE L'ESTOMAC, M'A PRÉCÉDÉ POUR REJOINDRE NAGASHIMA AU PAYS D'ISÉ, UN ENDROIT QUI LUI EST CHER. TRISTESSE DE CELUI QUI S'EN VA, REGRET DE CELUI QUI RESTE, COMME DEUX PLUVIERS QUI SE SÉPARENT ET SE PERDENT DANS LE CIEL.

Bashô est retourné à l'auberge où les deux hommes ont passé la nuit. Il a décidé d'y rester encore quelques jours pour se reposer, écrire et lire. La nuit nous le voyons sur sa couche, les yeux ouverts. Il écoute les sons de dehors.

TOUT AU LONG DU JOUR JE ME LAISSE ALLER AU GRÉ DE MES SONGERIES ET LA NUIT VENUE, MES RÊVES SONT DE LA MÊME ESPÈCE. EN VÉRITÉ, J'AI RÊVÉ DE LUI, C'EST CE QU'ON APPELLE UN RÊVE „OBSESSIONNEL“. CAR CELUI-LÀ, QUI ME VOUAIT UNE PROFONDE AFFECTION, M'AVAIT SUIVI JUSQU'À MON VILLAGE NATAL EN IGA. LA NUIT IL PARTAGAIT MA COUCHE ET, PRENANT SA PART DES FATIGUES DE MES PÉRÉGRINATIONS CENT JOURS DURANT, IL M'AVAIT SUIVI COMME UNE OMBRE. TANTÔT ENJOUÉ, TANTÔT ATTRISTÉ, SON AFFECTION M'AVAIT PÉNÉTRÉ JUSQU'AU FOND DE MON COEUR, ET SANS DOUTE EN RÊVAIS-JE PARCE QUE JE NE PUIS L'OUBLIER. ÉVEILLÉ, DE LARMES DERECHER, JE TREMPAIS MES MANCHES.

Nous voyons Bashô prendre ces notes dans la lumière d'une lampe à huile:

CE SOIR, JE SUIS SEUL, ET COMME J'AI DORMI LE JOUR, NE POUVANT FERMER L'OEIL DE LA NUIT, JE REPRENDS LES NOTES QUE J'AI JETÉ SUR LE PAPIER AU GENJU-AN, ET JE LES MET AU NET.



Le lendemain matin il est assis dans la cour de son auberge, les feuilles d'un arbre et d'un buisson le protègent des gouttes de la pluie.

TOUTE LA MATINÉE LA PLUIE TOMBE.

AUJOURD'HUI IL N'Y A PERSONNE POUR ME DISTRAIRE. TOUTE LA JOURNÉE, JE JOUIS DE MA SOLITUDE. JE M'AMUSE À GRIFFONER CES MOTS:

MÉLANCHOLIE
CONFORTE MA SOLITUDE
OISEAU DES SILENCES

IL N'Y A RIEN DE PLUS AGRÉABLE QUE DE VIVRE SEUL.

Bashô se regarde dans un miroir. Alors qu'au départ de son voyage, ses cheveux étaient très courts selon ses dires, ils sont maintenant assez longs.

AUTO PORTRAIT:

CHEVEUX LONGS
ET VISAGE PÂLE
LA PLUIE DE JUIN

Bashô est étalé sur sa couche. Il a l'air épuisé, peut-être que sa maladie dont il n'a jamais parlé clairement, continue de l'affaiblir.

LA PLUIE D'HIER CONTINUE À TOMBER, TOUT LE JOUR ET TOUTE LA NUIT. ÉPUIsé PAR UNE NUIT SANS SOMMEIL, JE RESTE ÉTENDU TOUTE LA JOURNÉE. PASSÉ MIDI, LA PLUIE CESSE.

Notre poète participe à une cérémonie de thé qui a lieu dans une belle petite maison en bois. Il y a un maître de cérémonie et trois autres invités. La beauté des gestes et des objets, les détails de mains, de tasses, de carafes et les visages, les regards de ces hommes, le côté cérémonial et unique de cette vieille et très belle tradition chinoise et japonaise dont les femmes sont étrangement exclues.

PENDANT MON SÉJOUR À AWAZU, UN HOMME QUI AIMAIT BEAUCOUP LA CÉRÉMONIE DU THÉ, M'A INVITÉ À UNE CÉRÉMONIE ET M'A OFFERT DES FLEURS DE CHRYSANTHÈMES, CUEILLIES SUR UNE PLAGE VOISINE.

L'ÉTÉ

Voici une nouvelle saison que nous introduisons à nouveau avec quelques images de paysages, cette fois sous le soleil et avec quelques nuages blancs dans un ciel bleu qui provoquent ici et là des ombres sur les champs, les rivières et la mer. Bashô est en train de contempler tout ça et de noter quelques phrases dans son „Journal“.

DANS CES BEAUX PAYSAGES DE MONTAGNES, DE PLAINES, DE MER ET DE RIVAGES, JE CONTEMPLÉ L'OEUVRE DE LA NATURE CRÉATRICE. JE SUIS LES TRACES DES HOMMES LIBÉRÉS DE TOUTE ATTACHE, EN QUÊTE DES SENTIMENTS POÉTIQUES QU'ILS ÉPROUVENT.

Bashô assis dans un paysage „inondé“ par le soleil, entouré d'une symphonie de cris et de sifflement de toutes sortes d'oiseaux et de grillons. Nous le voyons écrire ces haïkus:

QUELLE MERVEILLE
DANS LA VERDURE ET LES JEUNES FEUILLES
LA LUMIÈRE DU SOLEIL

FLEURS D'IRIS
PARLER DU VOYAGE
UN PLAISIR DE VOYAGE

Il se remet en route, en traversant un vaste champ de fleurs.

C'EST CETTE ANNÉE, LA DEUXIÈME DE L'ÈRE DE GENROKU, QU'EST MONTÉ EN MOI LA PENSÉE FUGITIVE D'ENTREPRENDRE UN LONG PÈLERINAGE VERS LES PROVINCES LOINTAINES. SOUS CES CIEUX ÉTRANGERS, MES CHEVEUX BLANCS RISQUENT DE S'ACCUMULER. DE CES RÉGIONS, DONT MES OREILLES ONT ENTENDU PARLER, MAIS QUE MES YEUX N'ONT PAS ENCORE VUES, ESPÉRANT NÉANMOINS REVENIR VIVANT, JE ME CONFIE À UN DESTIN INDÉCIS. AH! POUVOIR PARTIR EN N'EMPORTANT QUE LE CORPS POUR TOUT ÉQUIPEMENT.

Notre pèlerin s'est perdu dans un champ d'herbes hautes, un paysan lui montre le chemin et l'accompagne pendant quelques instants.

ENTRÉ DANS DE HAUTES HERBES, ELLES ÉTAIENT TROP ÉPAISSES POUR NE PAS SE PERDRE.

L'HOMME QUI PORTE DU FOIN SUR SON DOS
ME SERT DE GUIDE
LA LANDE EN ÉTÉ

Un peu plus tard Bashô observe deux cerfs à la lisière d'une forêt.

DEUX CERFS
POIL CONTRE POIL
VOLUPTUEUSEMENT

Vers le soir il se trouve dans un petit hameau où il cherche un gîte, son seul vrai souci de tous les jours, comment trouver un lit pour y dormir.

CHERCHER UNE AUBERGE
FATIGUÉ
AH CES FLEURS DE GLYCINE

CHAQUE JOUR JE NE SOUHAITE QUE DEUX CHOSES, UN BON GÎTE POUR
LE SOIR ET DES SANDALES EN PAILLE CONVENANT À MES PIEDS.

Bashô se promène parmi quelques huttes et petites maisons, toujours à la recherche d'un gîte. Derrière le rideau d'une fenêtre à côté d'un prunier, il remarque une femme habillée en kimono, en train de parler avec quelqu'un qu'on ne voit pas. Il se cache derrière le prunier. La femme l'aperçoit néanmoins et lui jette un regard peureux. N'oublions pas que la femme japonaise à cette époque, comme partout ailleurs dans le monde, ne jouait aucun rôle social. Sa vie se déroulait essentiellement entre ses quatre murs, chez ses parents ou chez son mari. Nous montrons donc cette femme derrière ce rideau de fenêtre, sous les yeux de Bashô, comme une inconnue inatteignable, comme une éternelle absente, une figure de rêve.

FLEURS ROUGES DE PRUNIER
J'ÉPROUVE DE L'AMOUR POUR CETTE NOBLE INCONNUE
DERRIÈRE LE STORE

Il continue à chercher un lieu pour dormir. On le voit au loin parler avec un homme qui secoue la tête, puis avec une femme qui lui désigne une cabane abandonnée et délabrée. Il y va et entre dans cette cabane.

JE ME MIS EN DEVOIR DE CHERCHER UN GÎTE, MAIS IL N'ÉTAIT PERSONNE QUI VOULÛT M'ACCORDER L'HOSPITALITÉ. ENFIN, JE PASSAIS LA NUIT DANS UNE MISÉRABLE CABANE, ET À L'AUBE, JE REPRIS MA MARCHÉ ERRANTE PAR LES ROUTES INCONNUES.

Il repart à l'aube. Nous le voyons de loin, comme perdu dans le paysage, sur un étroit sentier. On dirait qu'il est sur un „éternel“ voyage, sur un chemin qui semble ne mener nulle part.

Notre pèlerin se repose. Il fait très chaud et humide. Il porte comme toujours quand il y a du soleil, son chapeau de bambous sur la tête. Il transpire, s'essuie le front avec un mouchoir blanc. On dirait qu'il n'a pas seulement chaud, mais qu'il se sent mal, qu'il a peut-être de nouveau de la fièvre.

MOIS DE JUIN
LA CHALEUR COMME LA FIÈVRE DE CELUI QUI
S'ENRHUME ET A MAL AU VENTRE

Plus tard, dans un champ de riz Bashô regarde pendant quelques instants un paysan travailler.

MA VIE DE VOYAGEUR
LE VA-ET-VIENT
D'UN PAYSAN LABOURANT LA RIZIÈRE

Bashô est arrivé à Otsu, dans sa ville d'enfance. Il passe au milieu de quelques arbres pour s'approcher du lac de Biwa. Il décrit son regard sur les vagues du lac, étincelantes sous les rayons du soleil.

À OTSU.

GRANDE CHALEUR D'ÉTÉ
REGARDANT L'EAU DU LAC
BERCÉ PAR LES VAGUES

Il arrive dans un hameau au dessus du lac de Biwa où deux de ses disciples lui ont construit un ermitage, avec quelques bananiers.



MES DISCIPLES SAMPU ET KIFU, AVEC TOUTE L’AFFECTION DONT EST CAPABLE LEUR COEUR, ONT FAIT CONSTRUIRE UNE NOUVELLE CHAUMIÈRE. BIEN QUE LA HUTTE SOIT CACHÉE AU MILIEU DES ARBRES ET DES BAMBOUS, ON VIENT DE PLANTER CINQUE BANANIERS POUR RENDRE LE SPECTACLE DE LA LUNE ENCORE PLUS ADMIRABLE.

Bashô, admiratif et ému devant les bananiers, cette plante qu’il semble particulièrement aimer, puisqu’il a choisi son nom de poète d’après elle.

LES FEUILLES DES BANANIERS
COMME SUSPENDUES AU PILIER
MA HUTTE SOUS LA LUNE

Le soir arrive. Il se trouve que c’est aujourd’hui la fête de la contemplation de la lune. Plus que jamais il la contemple, rêveur, ravi, heureux, en harmonie avec lui-même et le monde.

FÊTE DE LA CONTEMPLATION DE LA LUNE
CE SOIR
IMPOSSIBLE DE DORMIR

Le lendemain matin, Bashô est dans le jardin devant la cabane. Il a enlevé ses habits de voyage pour y chercher des poux. C’est comme toujours chez lui un spectacle plutôt amusant qui nous est présenté et sans qu’on ait forcément l’impression qu’il cherche à nous faire rire.

DE MA ROBE D’ÉTÉ
JAMAIS JE N’EN FINIRAI
D’ENLEVER LES POUX

Bashô se repose dans le jardin devant sa cabane. Et voilà qu’un cheval, en broutant l’herbe, s’est approché de lui qui somnole, couché par terre dans son jardin.

DES PUCES DES POUX
ET LE CHEVAL QUI PISSE
À CÔTÉ DE MON OREILLER

Bashô passe la journée en se reposant et en se promenant dans les environs de sa cabane, au milieu des arbres et des buissons. Comme il fait chaud il s’assoit dans l’ombre d’un arbre, en se faisant de l’air avec un éventail, écrivant en même temps ce haïku:

AVEC UN ÉVENTAIL
JE BOIS DU SAKÉ À L'OMBRE
CHUTE DES FLEURS DE CERISIERS

Le soir, toujours fatigué et se reposant, couché dans son ermitage, la tête sur un oreiller, Bashô sort de son nécessaire un pinceau et l'encre pour écrire son „Journal“. Il semble avoir un problème avec l'inspiration. Il ne sait pas trop quoi écrire.

LE SOIR VENU, AYANT TROUVÉ UN APPUIE-TÊTE D'HERBES, JE CHERCHE À ME RAPPELLER LES PAYSAGES QUI M'AVAIENT INSPIRÉ LES VERSETS COMPOSÉS AU HASARD PENDANT LA JOURNÉE. JE SORS MON NÉCESSAIRE À ÉCRIRE, ET SOUS LA LAMPE, ÉTENDU, LES YEUX CLOS, JE ME FRAPPE LA TÊTE ET ME TORTURE.

Plus tard, dans la pénombre du soir, sous la lumière blafarde d'une lampe à huile, il se lave les pieds dans un seau d'eau. Puis il va se coucher.

PIEDS LAVÉS
JE M'ENDORS POUR UNE COURTE NUIT
TOUT HABILLÉ

La nuit, entendant des bruits devant sa cabane, il se réveille et va voir ce qui se passe. Il remarque amusé un renard passer.

ÉTRANGE NUIT SOMBRE
UN RENARD RAMPE POUR VOLER
UN BEAU MELON

Il assiste au réveil du jour.

FRAPPANT DANS MES MAINS
EN ÉCHO LE JOUR SE LÈVE
LUNE D'ÉTÉ

Un peu plus tard il mange un melon assis sur une chaise devant sa cabane. Une petite brise s'est levée.

À L'AUBE
UN MELON
QUELLE FRAÎCHEUR

JE PRENDS MON PETIT-DÉJEUNER
ACCOMPAGNÉ
PAR UNE BRISE LÉGÈRE DU MATIN

Comme Bashô vit maintenant près de certains de ses amis et disciples, il reçoit parfois du courrier. Quelqu'un par exemple ce matin lui apporte un paquet. Il l'ouvre, c'est un kimono. Il est tout joyeux.

MON DISCIPLE SANPU M'A ENVOYÉ UN KIMONO DE SOIE POUR CADEAU D'ÉTÉ.

Il met le kimono, en même temps fier du cadeau et gêné par le luxe. C'est toute une histoire pour un homme comme lui, habitué à la pauvreté et au renoncement. Il le prend avec humour.

ET BIEN
JE PORTE UN BON KIMONO SEMBLABLE
À UNE AILE DE CIGALE

Bashô dans sa chambre, la nuit. La lampe d'huile allumée jette son ombre contre les parois. Il est plus pensif que jamais, littéralement plongé dans ses souvenirs et ses regrets, il semble de nouveau souffrir de sa maladie. Nous le voyons écrire son „Journal“.

JE SUIS SIMPLEMENT DEVENU UN HOMME DE LA MONTAGNE QUI AIME RESTER ASSIS, LES JAMBES NONCHALAMMENT ÉTENDUES, À ATTRAPER DES PUCES. LA NUIT, ASSIS DANS LE SILENCE, J'ATTENDS LA LUNE ET MON OMBRE POUR ME TENIR COMPAGNIE. LA LAMPE ALLUMÉE, DANS LA PÉNOMBRE, JE MÉDITE SUR LE VRAI ET LE FAUX. QUELQUE PEU SOUFFRANT, LA SOCIÉTÉ DES HOMMES ME PÈSE, JE RESSEMBLE EN CELA À CEUX QUI ONT RENONCÉ AU MONDE. IL M'ARRIVE DE CONSIDÉRER LES ERREURS QUE J'AI PU COMMETTRE JADIS.

L'AUTOMNE

Nous voyons une nouvelle séquence d'images de paysages, en automne cette fois, sous un ciel aux nuages sombres qui annoncent un temps difficile pour Bashô, ce sera son dernier automne.

Il a quitté son ermitage près du lac de Biwa et s'est mis en route vers Edo, dans le nord est du pays, là où il avait vécu avant d'entreprendre ses pèlerinages. Il a de nouveau loué un cheval, car la route est longue, et puis il n'a pas rajeuni, au contraire, malgré le fait qu'il a à peine 50 ans, il est déjà „vieux“ et se sent vieux. Le vent lui souffle dessus et soulève ses habits et ses cheveux.

L'AUTOMNE EST VENU
SUR L'OREILLE
LE VENT ME SALUE

Bashô sur son cheval, traversant des paysages et des hameaux. Sur ce long périple de retour à Edo, il passe une nouvelle fois près du mont Fuji, dont la cime est blanche de neige.

LE MONT FUJI
ENNUAGÉ
À SA BASE UN GRAND CÈDRE

Le soir Bashô s'assoit dans l'ombre d'un arbre, à côté d'un champ de blé où il laisse libre son cheval qui part brouter dans le champ. Il note dans son cahier:

QUEL RECONFORT
MON CHEVAL PASSE LA NUIT
PRÈS DES ÉPIS DE BLÉ

Notre pèlerin boit quelques gouttes de saké de sa petite bouteille. Puis il se couche tout simplement par terre et cherche à s'endormir.

IVRE JE M'ENDORS
AU MILIEU DES OEILLETES EN FLEURS
SUR UNE PIERRE

Le lendemain matin il repart. Il est assis sur le cheval la tête penchée, presque sur la poitrine, comme s'il dormait. On le sent fatigué. Probablement a-t-il encore bu trop de saké la nuit passée.

SOMNOLANT SUR MON CHEVAL
AU LOIN LA LUNE DU MATIN
ET DU THÉ FUMÉ

Toujours sur son cheval, Bashô passe devant une vieille femme agenouillée au bord du sentier. Il jette un regard de pitié, de curiosité et d'effroi sur elle, car elle pleure, et le regarde avec des yeux insistants, plein de mystère. Ce n'est pas une mendicante, mais une espèce d'esprit comme nous le connaissons de certains films de Mizogouchi ou de Kurosawa. Peut-être qu'elle annonce à notre poète sa mort prochaine et la pleure. Dans son haïku, Bashô décrit ce brève et étrange rencontre.

UNE IMAGE
D'UNE VIEILLE FEMME SEULE QUI PLEURE
AMIE DE LA LUNE

Il continue sa route. Nous le voyons s'éloigner sur son cheval qui trotte lentement sur le sentier. Une jeune fille et un petit garçon suivent cet étranger et ce cheval pendant quelques instants.

Ce soir-là Bashô assiste à une représentation d'une pièce de théâtre Nô qui montre justement une scène dans laquelle un homme sur son cheval est suivi par une jeune fille et un petit garçon...

Il est finalement arrivé, après un long voyage, „chez lui“ dans son ermitage d'Edo, au nord-est du pays, près de la rivière Sudima.

DE RETOUR À MON ERMITAGE, JE ME REPOSE DE MES FATIGUES DE VOYAGE.

VIVANT À NOUVEAU À L'ERMITAGE DU BANANIER QUI A ÉTÉ RECONSTRUIT.

Il médite sur ses dernières années en s'installant dans cet ermitage, jadis délabré, à présent retapé par ses amis, avec à sa gauche et à sa droite un bananier.

N'AYANT PAS D'ENDROIT OÙ ME FIXER EN CE MONDE, J'AI PASSÉ CES DERNIÈRES DIX ANNÉES SUR LA ROUTE, SOUFFRANT DE NOMBREUSES MALADIES. NE POUVANT OUBLIER LA COMPASSION DE MES CHERS AMIS ET DE MES DISCIPLES DE TOUTES CES LONGUES ANNÉES, JE SUIS FINALEMENT RETOURNÉ À LA PLAINE DE MUSASHI À EDO.

Ses amis ont appris que „le vieux“ est de retour, il reçoit du courrier.



ON ME TRANSMET DES LETTRES DE MES AMIS ET DISCIPLES. NOMBREUX SONT LES RAPPELS ÉMOUVANTS OU POIGNANTS.

La nuit, nous voyons Bashô écrire dans son „Journal“. Il récapitule ses pèlerinages. Il a l'air grave et serein, joyeux par ses souvenirs, mais le corps fatigué.

JE ME SUIS RETIRÉ DE LA VILLE AGITÉE IL Y A BIENTÔT DIX ANS. APPROCHANT LA CINQUANTAINE, COMME UN VER DE MANTEAU DE PAILLE AYANT PERDU SON REFUGE, COMME UN ESCARGOT AYANT ABANDONNÉ SA COQUILLE, DANS LES PROVINCES DU NORD J'AI BRÛLE MON VISAGE AU CHAUD SOLEIL DE KISAGATA. J'AI FOULÉ PÉNIBLEMENT LES HAUTES DUNES DE SABLE QUI RENDENT LA MARCHÉ PÉNIBLE ET JE ME SUIS DÉCHIRÉ LES TALONS SUR LES CÔTES DE LA MER DU NORD BALAYÉES PAR LE VENT.

AINSI JE SUIS FINALEMENT RETOURNÉ CHEZ MOI.

Lui qui cherchait à fuir „le monde“, la ville, la „vanité“ des hommes, qui cherchait à vivre seul, en „purifiant“ son âme, il a fini par devenir un poète connu, un personnage vénéré, quelqu'un qui a „réussi“ au-delà de tout ce qu'il aurait pu s'imaginer, de tout ce qu'il a réellement souhaité, et maintenant tout cela lui paraît vain, tout effort de notoriété médiocre. Il ressent la réalité comme une absurdité, „un rêve flottant“, et voilà ce qu'il écrit dans son „Journal“, après dix ans de voyages, d'errances, de la recherche des autres, de la nature, de la beauté:

LE MONDE N'EST-IL PAS UNE DEMEURE D'ILLUSION?

LAS D'Y RÉFLÉCHIR, JE ME SUIS COUCHÉ.

Le lendemain matin Bashô se repose dans sa chambre. Des gens sont venus lui parler et passer du temps avec lui.

LE JOUR DE RARES VISITEURS VIENNENT ME DISTRAIRE. TANTÔT LE VIEUX GARDIEN, TANTOT LES HOMMES DU VILLAGE ENTRENT EN PAS-SANT.

CHAQUE FOIS QUE QUELQU'UN VIENT, C'EST DU BAVARDAGE FUTILE. CHAQUE FOIS QUE JE RENDS VISITE À QUELQU'UN, J'AI LE SENTIMENT DÉPLAISANT DE DÉRANGER. LA SOLITUDE SERA MA COMPAGNE ET LA PAUVRETÉ MA RICHESSE.

Nous voyons Bashô remplir un sceau d'eau dans un puit. Ensuite il fait un feu et se met à chauffer l'eau.

QUAND PAR AVENTURE, JE ME SENS EN TRAIN, JE VAIS PUISER DE L'EAU CLAIRE DU VAL, ET JE FAIS MOI-MÊME LA CUISINE. L'EAU QUI TOMBE GOUTTE À GOUTTE ME RAVIT D'AISE, ET DEVANT MON SIMPLE FOYER JE ME SENS D'HUMEUR LÉGÈRE.

Il se prépare à manger. Il découpe un melon. Il est évidemment végétarien, ne mange que des fruits et des légumes.

FRAÎCHEUR D'AUTOMNE
PELONS AVEC NOS MAINS
MELONS ET AUBERGINES

L'AUTOMNE S'EN VA
ENCORE PLEIN D'ESPOIR
UNE MANDARINE VERTE

J'IRAI CET AUTOMNE À KYOTO
ÉCOUTER
LES OIES SAUVAGES

Enfin il est reparti de son ermitage. Nous le voyons sur la route vers Kyoto. Nous sommes à la fin de l'automne. Il commence à faire frais.

JUSQU'À KYOTO
ENCORE LA MOITIÉ DE CIEL À PARCOURIR
NUAGES DE NEIGE

Bashô se trouve aux portes de Kyoto. Il observe un coucou assis sur une branche d'arbre.

A KYOTO
RÊVANT DE KYOTO
LE COUCOU

Il a aperçu trois jeunes femmes en kimono se coiffer. Elles rient et montrent au voyageur leur gaieté juvénile. Il les regarde avec un sourire de „vieux sage“, teinté d'une certaine mélancholie. Elles l'ont vu et le saluent en baissant leurs têtes en sa direction et en se courbant, selon les rites de politesse et de salutations habituelles au Japon.

BRANCHES DE SAULE PLEUREUR
DANS LE VENT D'EST
DES BELLES SE REPEIGNENT

Bashô continue sa promenade dans Kyoto. Comme il a plu ces derniers jours, il y a des flaques d'eau un peu partout où il passe. À un moment il aperçoit son visage miroiter dans une flaque d'eau. Il se regarde un instant presque effrayé.

CET AUTOMNE
POURQUOI AI-JE AUTANT VIEILLI?
DES OISEAUX DANS LES NUAGES

Le soir est prêt de tomber. Bashô passe devant un temple d'où il entend le son d'une cloche. Il s'est arrêté, jette un regard dans le jardin du temple et sur ses fleurs et écoute cette cloche qui s'éteint. Lentement le son devient de plus en plus bas jusqu'à ce qu'il disparaît complètement. C'est la dernière cloche qu'il aura entendu dans sa vie.

LE SON DE LA CLOCHE SE DISSIPE
DU PARFUM DES FLEURS
L'ÉCHO DANS LE SOIR

Bashô a quitté Kyoto et s'est mis en route vers Osaka. Le ciel s'est assombri, un orage approche. Le soleil perce les nuages ici et là, c'est comme un dernier effort avant la nuit sombre. Notre poète est de nouveau „seul au monde“. Il est sur son dernier voyage dont il ne reviendra pas. Le crépuscule du soir est aussi le sien.

SUR CE CHEMIN
QUE PERSONNE N'EMPRUNTE
LE CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

Basho remarque sur une branche d'arbre un corbeau qu'il regarde longuement. Cet oiseau lugubre lui apparaît comme un messenger de la mort. Il le regarde avec un mélange de curiosité et de sombre pressentiment. Plus étonné qu'effrayé, car en tant que bouddhiste il n'a pas peur de la mort. Il la prend comme un destin prévisible et naturel, comme une conséquence logique, comme la fin d'un long voyage qui a duré toute une vie, celle-ci comprise comme la recherche incessante et l'attente de notre dernier instant. Ou pour le dire avec Simone Weil, „la mort, instant privilégié, nous livrera la beauté du monde dans sa totale nudité.“



物伴清風自卷舒
時向空林寄一書
欲食秋自
同布 秋光 吳昌碩畫



吳昌碩



UN CORBEAU PERCHÉ
SUR UNE BRANCHE DÉFEUILLÉE
SOIR D'AUTOMNE

TOUJOURS EN VIE
J'ARRIVE À LA FIN DE MON VOYAGE
CE SOIR D'AUTOMNE

Bashô continue sa route. Il marche lentement sous le vent et le froid, il gèle, on dirait qu'il est arrivé à „un point de non-retour“.

Finalelement il a trouvé refuge dans la maison d'un riche disciple à Osaka. Nous le voyons assis à côté d'un feu de cheminée qui le réchauffe. Dehors un orage a éclaté. Il va de plus en plus mal. Il demande à son hôte de lui procurer un médicament.

LE VIEILLARD SE SENT MAL ET DEMANDE UN MÉDICAMENT À RANBOKU KITO-SHI.

Cette nuit il dort encore mal. La maladie ne lui laisse plus de repos. Le ciel s'est éclairci pendant la nuit, on voit la lune parmi des nuages noirs. Bashô s'est réveillé. Il regarde dehors pour contempler une dernière fois la lune.

VINGT FOIS
JE ME RÉVEILLE AVANT LA LUNE
ET ENCORE À QUATRE HEURES

Il boit une goûte d'un flacon de médecine. Il va de plus en plus mal. Il est devenu très faible. Il transpire. De temps en temps il met la main à la tête, où il semble ressentir des douleurs.

JE PRENDS UN MÉDICAMENT
SI MALADE JE POSE MA TÊTE SUR L'OREILLER
DANS LA NUIT GELÉE

Bashô se réveille dans la pénombre du matin, à côté de sa couche la petite flamme de la lampe à huile est en train de „rendre l'âme“, elle vacille, toujours au bord de l'extinction.

JE ME RÉVEILLE
L'HUILE DE LA LAMPE A FIGÉ
LA FLAMME EST TOUTE PETITE

Dehors un orage éclate. Avec ses dernières forces Bashô se lève pour aller dans le jardin regarder longuement les arbres et les buissons sur lesquels la pluie tombe comme un déluge.

Nous l'entendons dire:

VIVRE DANS LE MONDE
COMME LE DIT SOGI
C'EST S'ABRITER DE L'AVERSE HIVERNALE

Son corps vieilli, des traces de sa maladie sur son visage.

AUJOURD'HUI
TOUT LE MONDE A L'AIR VIEUX
PREMIÈRE AVERSE D'HIVER

Plus tard, quand la pluie a cessé, Bashô reçoit la visite de quelques-uns de ses amis et disciples qui l'accompagneront dans la mort. Ils sont assis par terre autour de lui, tristes et compatissants. Ne sachant trop que dire, ils restent silencieux. La mère et l'épouse de l'hôte leur apportent du thé.

Bashô sent sa mort approcher, il sait qu'il n'a plus que quelques heures à vivre. Il a toujours très mal à la tête et de la fièvre. Il prend un dernier bain et allume quelques cierges. Puis il se met à écrire une lettre à son frère aîné. Il est serein, en accord et en paix avec lui-même, et prêt de partir sur son „dernier voyage“, dont personne ne revient jamais. Et voilà ce qu'il écrit à son frère:

„TU SERAS SANS DOUTE ATTRISTÉ QUE JE PARTE AVANT TOI. J'ESPÈRE QUE TU ATTEINDRAS UN GRAND AGE GRÂCE À LA PROTECTION DE MATAEMON ET QUE TU ACHÈVERA TA VIE DANS LA PAIX ET LE CALME. JE N'AI RIEN D'AUTRE À AJOUTER.“

Sur une branche d'arbre dehors dans le jardin, un coucou semble accompagner le poète pendant ses derniers instants. Ses beaux yeux clairs et perçants regardent tranquillement le mourant.

LE COUCOU
ILICO LE MAÎTRE DU HAÏKU
PREND CONGÉ DU MONDE

Bashô écrit un dernier haïku, sous les regards apitoyés et affolés de ses amis et visiteurs.

MALADE EN VOYAGE
EN RÊVE JE FLÂNE
DANS LA CAMPAGNE DÉSERTÉ DE L'HIVER

Nous voyons notre poète mourir sur sa couche. À côté de lui, sur le sol, sont posés son „Journal“ et son cahier des haïkus, l'encrier et le pinceau. Il n'écrira plus. C'est la fin, c'est fini.

Les disciples entourent le mort, en deuil, les têtes baissées. Nous entendons une dernière fois, comme un écho à travers le temps, la voix presque éteinte de Bashô, dire deux phrases de son „Journal“ qui résument son rapport au réel, à la société, sa conclusion qui dit tant sur lui, sur sa vie, l'inutilité, l'absurdité même de toute ambition sociale, l'irréalité du monde qui lui apparaissait la plupart du temps comme dans un rêve. Tout ce que Bashô a probablement ressenti pendant toute sa vie, ce qui l'a amené à écrire et ce qui l'a poussé sur ses errances sans fin, à travers tant de paysages et de beautés et vers ses méditations dans la nature et dans les temples.

CE MONDE, N'EST-IL POINT D'ILLUSIONS?

LAS D'Y RÉFLÉCHIR, JE ME SUIS COUCHÉ.

Sur le film

J'ai sorti du „Journal de Voyage“ de Bashô les phrases qui me paraissent les plus belles et les plus profondes et qui permettent de comprendre le mieux „la vérité“ de l'homme et du poète à travers son propre texte autobiographique.

J'ai suivi la même logique pour les haïkus, en choisissant dans les quatre cents que Bashô a écrit, ceux qui me plaisent le plus, qui disent le mieux sa pensée et sa poésie et qui sont les plus faciles à comprendre et à visualiser.

J'essayerai avec ce film d'approfondir ma réflexion sur le rapport entre la littérature et le cinéma, entre les mots et les images. Je dirais que ma „philosophie“ du cinéma est objectivement contenue dans ce sujet qui me permettra d'exprimer ma vision du cinéma documentaire en tant que dépassement et débordement vers sa fictionalisation.

Je suis arrivé après quarante-cinq ans d'expérience et trente-cinq films, à avoir non seulement besoin, mais aussi de plus en plus de plaisir à travailler avec des acteurs, car on arrive parfois à un point où on ne peut plus montrer la réalité d'un sujet avec une approche purement documentaire, où il faut aller plus loin, dépasser et déborder ses limites objectives en travaillant avec des acteurs qui représentent des personnages morts ou des personnages de romans.

Il faut aller alors sur le chemin fascinant de la „fictionalisation“, une fiction à inventer phrase par phrase, image par image, en filmant des images à partir des phrases du poète, et ceci sans aucun détour ni aucune complaisance, de ne montrer que ce qu'on croit juste, nécessaire et beau.

Il ne s'agira donc pas d'un film de „fiction“ à proprement parler, comme le „Homo faber“ ne l'était pas non plus. Il n'y aura pas de dialogues, ni „d'action“. Ce sera de la poésie pure, une réflexion sur la vie et la mort, un film qu'on n'oubliera pas de si vite, qui restera, j'espère, dans la mémoire des spectateurs une expérience intellectuelle et émotionnelle fondamentale.

Je vois ce film comme une initiation, comme une métaphore universelle du voyage, comme un hymne à la vie, comme une „promesse du bonheur“, selon le mot de Stendhal.

Au coeur du film il y a aura donc l'acteur-moine qui représente Bashô. C'est lui qui portera le film sur ses épaules et qui sera présent dans la plupart des images. C'est lui qui regarde et qui écrit, et c'est lui qu'on entendra lire en off, évidemment en japonais, les passages de son „Journal“ et de ses haïkus. Je pense ensuite enregistrer une „voice over“ pour les extraits du „Journal“, alors que les haïkus, je m'imagine qu'on va d'abord les entendre en japonais et ensuite en français.

Je ne voulais pas d'acteur pour le rôle de Bashô, quelqu'un qui „joue“ et qui est immédiatement réductible à son statut d'acteur. Sur les conseils d'un ami Suisse allemand, Roger Walch, cinéaste et caméraman, qui vit depuis de longues années au Japon, j'ai engagé pour le rôle de Bashô, Hiroaki Kawamoto, un homme de 60 ans. Il a été longtemps supérieur d'un monastère et d'un temple bouddhiste à Kyoto. C'est un homme mûr, sûr de lui, en même temps moine et intellectuel, parfois sérieux, parfois drôle, profondément sympathique et humain. Il a envie de faire ce film et est très fier d'y représenter Bashô. Je suis convaincu que j'ai trouvé en lui la bonne personne Il va évidemment se raser la barbe et on lui „mettra“ des cheveux sur la tête, tantôt un peu courts, puis plus longs, en fonction des scènes du film.

Je compte filmer „mon“ Bashô d'une manière documentaire. Hiroaki Kawamoto est une personnalité, il „jouera“ Bashô à sa manière, tel qu'il l'entend. Je ne vais pas le „mettre-en-scène“, d'autant plus que je ne connais pas les rituels japonais et encore moins zen-bouddhistes.

Comme on l'a déjà fait dans „Homo faber“ avec les actrices, notre moine se comportera dans l'ombre des textes de Bashô. Il saura dans chaque scène, quel passage du „Journal“ et quel haïku sera cité dans le commentaire. Je ferai en quelque sorte un documentaire sur un moine qui „joue“ à sa manière Bashô. Je le regarderai et l'observerai dans son travail en le filmant. Il se mettra à la place de Bashô en cherchant à le sentir, à l'imiter, à le trouver, à le représenter dignement dans notre film, tout en restant à chaque instant lui-même.

Toute sa gestuelle, tout ce qu'il fera, comment il le fera, comment il bougera et respirera, comment il réagira par rapport à ce qu'il voit, tout viendra de lui-même et seulement de lui. Il interprètera les phrases



de Bashô, il agira et contempera les gens et les choses autour de lui en fonction de la logique méditative du bouddhisme-zen.

Il en sera de même évidemment pour ses deux compagnons, qui voyagerons quelques temps avec lui. L'homme qui représentera „Chiri“ dans le film s'appelle Mitshuo Ikeda, il est professeur de sociologie. Et „Soro“ sera joué par Seigaku Higuchi, qui est moine. Tous les deux ont beaucoup d'humour et aiment rire. Ils apporteront leur gaieté dans le film.

Tout tournera autour de Bashô. Ce sera un film sur un homme qui regarde simplement ce que la réalité offre à ses yeux toujours émerveillés et souvent joyeux. Chaque plan dans lequel il n'est pas lui-même présent, sera une image vue par lui. Il s'agira de faire de la contemplation de la nature par notre acteur-moine, le sujet même du film, l'objet de toutes les images. La contemplation entendue comme une dimension autre, supérieure au simple regard, car ce que nous filmerons sera montré avec intensité, avec la précision, la patience et la durée de la méditation.

On dit dans le bouddhisme zen, qu'il faut regarder un bambou aussi longtemps qu'il faut pour devenir soi-même un bambou. Sur la route vers cette métamorphose, il faut tout oublier, soi-même, le monde, les autres, et simplement exister, écouter, regarder en ne pensant à rien. C'est ce type de regard que nos images devront faire comprendre.

Tout ce que notre Bashô voit et tout ce qu'il en dit dans son „Journal“ et dans ses poèmes, les gens, les arbres, les fleurs, les animaux, la mer, la lune, tout lui apparaît toujours comme une émanation „divine“, comme quelque chose qui l'éblouit, qui l'enchanté et qui le pousse vers l'écriture. Tout chez lui est apparence de beauté, d'exemplarité, de métaphore aussi. Les images du film doivent faire passer tout cela. Elles doivent être claires, nettes, pures, sans le moindre anecdotisme. Tout doit être réduit „à l'essentiel“, comme les haïkus eux-mêmes sont une réduction par excellence où il s'agit de dire la pensée, les sentiments avec quelques mots, un trait de pinceau à l'encre noire, comme un souffle ou une illumination. Ce que nos images par contre rajouteront aux textes du poète, c'est la durée, la notion du temps qui passe, le rythme d'un film. Et puis évidemment, la beauté des lieux, des paysages et le corps et la tête de notre Bashô, tout ce qu'on peut voir d'un être humain, sans jamais vraiment le connaître, car son „intérieur“ on ne le connaîtra toujours qu'à travers sa parole et non pas à travers une image de lui, l'image étant par définition une surface, on ne voit pas ce qu'elle nous cache et ce qu'il y a à „l'intérieur“ de quelqu'un.

Il y aura un grand calme dans ce film et une espèce de solennité, quelque chose de reposant et de joyeux. Le tournage sera „une école de patience“. C'est très exactement ce que Hiroaki Kawamoto nous a dit lors de notre première rencontre le 9 septembre 2015, „tout est toujours essentiellement une affaire de patience.“ Et il a rajouté qu'il est un homme qui ne s'ennuie jamais. Nous nous laisserons donc pendant le tournage tout le temps nécessaire pour attendre que les choses se passeront en quelque sorte comme par elles-mêmes, jusqu'à ce que notre acteur-moine aura à chaque fois, dans chaque scène, trouvé le bon sentiment, le geste, le mouvement, l'intensité, l'écoute à l'intérieur de lui-même qui lui permettra d'entrer en profondeur dans son personnage.

Comme les paysages joueront un rôle essentiel dans ce film, nous devrions donc toujours les filmer dans une lumière et avec un temps très précisément décrit dans les textes de Bashô, ce qui demandera également beaucoup de patience et beaucoup d'efforts.

En ce qui concerne la musique, je ne peux pas encore dire grand-chose. Parfois on entendra une flûte, une fois une femme qui chante, ailleurs des voix chantantes de paysans dans les champs. Dans les temples la litanie des moines. Pour le reste, je n'ai pas encore d'idées claires. Sans doute vais-je utiliser de la musique populaire du 17ème siècle japonais et peut-être demander à un compositeur japonais de rajouter une musique écrite. Je n'exclue pas de la musique classique occidentale.

Malgré le côté „puriste“ et formellement „radical“ de mon film, je crois qu'il pourra trouver un public parmi des spectateurs qui ont envie de faire „un retour dans la nature“, qui ont la nostalgie d'un passé „idyllique“, d'un „paradis perdu“, qui croient qu'on ne peut sauver notre planète seulement si l'humanité apprend un tout nouvel amour pour la nature. La pensée zen-bouddhiste de Bashô et sa poésie qui dit avec peu de mots des vérités simples et profondes, devrait permettre de faire avec ce sujet un film essentiel et inoubliable.

Filmographie Richard Dindo:

La répétition (1970)
Dialogue (1971)
Peintres naifs en Suisse orientale (1972)
Des Suisses dans la guerre d'Espagne (1973)
L'exécution du traître à la patrie Ernest S. (1975)
Hans Staub, reporter-photographe (1977)
Clément Moreau, graphiste-utilitaire (1977)
Raimons, chansons contre la peur (1978)
Max Frisch, Journal I-III (1981)
Max Haufler, le muet (1983)
El Suizo, un amour en Espagne (1985)
Dani, Michi, Renato & Max (1987)
Arthur Rimbaud, une biographie (1990)
Charlotte Salomon, vie ou théâtre? (1992)
Ernesto „Che“ Guevara, le Journal de Bolivie ((1994)
Une Saison au Paradis (d'après les Journaux africains de Breyten Breytenbach) (1996)
L'affaire Grüniger (1998)
HUG, les Hôpitaux Universitaires de Genève (1999)
Genet à Chatila (2000)
Enquête et mort à Winterthour (2001)
La maladie de la mémoire (sur la maladie Alzheimer) (2004)
Aragon, le roman de Matisse (2003)
Ni Olvido, ni Perdon (Ni oublie, ni pardon) (sur le massacre du 2 octobre 1968 à Mexico City) (2003)
Trois jeunes femmes (entre la vie et la mort) (2004)
Qui était Kafka? (2005)
La Maternité des HUG (2006)
La LUPA, „que fortuna essere felici“ (2007)
Les Rêveurs de Mars (2009)
Gauguin à Tahiti et aux Marquises (2010)
Making of „2 days in New York“ de Julie Delpy (2011)
Le Conservatoire de la ville de Prague (2011)
Vivaldi à Venise (2012)
Des femmes qui aiment des hommes jeunes (Temps présent TSR, 2013)
Homo faber (trois femmes) (d'après le roman de Max Frisch) (2014)
La Maison des femmes (sur la violence conjugale) (2015)

Le voyage de Bashô

(Dossier de photos)

Projet de film de Richard Dindo

Durant mon voyage au Japon avec mon assistante, nous avons trouvé la plupart des lieux de tournage. J'y ai pris beaucoup de photos pour pouvoir en montrer une sélection qui prouve qu'il y a quand même la possibilité objective, avec une pratique et un budget de film documentaire, de revenir au 17ème siècle japonais.

Le dossier commence avec des photos des trois „acteurs“ principaux. Je suis convaincu d'avoir fait le bon choix et d'avoir eu de la chance de les trouver. Je suis toujours parti dans tous mes films de l'idée que les personnages doivent être des gens tout simplement sympathiques, dégagant une aura humaine qui leur permet d'émouvoir le public.

En ce qui concerne les lieux d'habitation, nous en avons également trouvé quelques-uns dont témoignent les photos de ce dossier.

Comme la réalisation de ce film s'étalera sur toute une année, ça donnera largement le temps de continuer, entre deux phases de tournage, nos recherches des lieux, des paysages et des habitations.



Hiroaki Kamamoto, „Basho“











La maison des parents







La maison de la cérémonie du thé





La maison à Osaka où Bashô est mort





Le premier ermitage de Bashô





Mitsuho Ikeda, „Chiri“





Seigaku Higuchi, „Soro“





La montagne de Yamagata, avec ses temples sous les rochers et les grillons





Le temple de Yamagata au bout des escaliers







L'auberge d'Otsu, le village natale de Bashô









Le second ermitage de Bashô









Un hameau original du 17ème siècle

















Une auberge







Les montagnes de Yoshino





Ici Bashō s'est recueilli devant un autel du poète Saigyō, son maître à penser





Le temple de Yoshino









Un autre hameau qui date du 17ème siècle









Le temple et les bouddhas de Nara







Kyoto



